ISSN 1969-2137
Janvier - Février - Mars 2018
10 €

Lignes de crêtes

Ferme Marais avant rénovation (Orly) - photo AUVM

L'AUVM est une association d'hébergement d'urgence du Val-de-Marne. Elle a pour principale mission d'héberger des personnes isolées ou familles et de les accompagner au niveau de l'ensemble de leurs problématiques afin de favoriser leur insertion sociale.

Rénovation en cours de la ferme Marais - photo Suzanne Cahen

n°38 Le neuf et l'ancien

Qu'est-ce que l'innovation à l'école ?

Espérance pédagogique et espérance chrétienne

Une vocation de maraîcher

Changement de regard

Rencontre nationale 2018

CdEP
Chrétiens dans l'Enseignement Public

Lignes de crêtes

est la revue de *Chrétiens dans l'Enseignement Public*, résultat de la fusion des Équipes Enseignantes et de la Paroisse Universitaire.

Elle s'adresse à ceux qui se sentent concernés par l'école et les questions d'éducation, qui ont le souci de nourrir leur foi pour faire vivre leurs engagements et éclairer leur regard sur le monde.

Abonnement à *Lignes de crêtes*

normal (non-cotisants)	36 €
réduit (cotisants, aumôniers)	25 €
abonnement pour autrui	à partir de 26 €
soutien	à partir de 40 €
étranger	40 €

Cotisation à *Chrétiens dans l'Enseignement Public*

Cotisation minimale annuelle de 40 €

Cependant, nous vous proposons de déterminer le montant de votre cotisation en fonction de vos possibilités. Vous trouverez ci-dessous un tableau donnant des indications de montant.

traitement mensuel	cotisation
1000-1500 €	80 €
1500-2000 €	120 €
+ de 2000 €	160 € ou plus

Merci de libeller votre chèque à l'ordre de *Chrétiens dans l'Enseignement Public* et de l'envoyer à :

Chrétiens dans l'Enseignement Public
67 rue du Faubourg-Saint-Denis
75010 Paris - tél : 01 43 35 28 50

Prochains numéros

- Médias et opinion, le défi du numérique
- École et famille, droits et devoirs de chacun

Couvertures
Pages 1 : photos AUVM et Suzanne Cahen
Page 4 : photo Eugène Favreau

Sommaire

Éditorial (Comité de Rédaction) ..... p 3
Utopie : un mot pour imaginer... (J-L. Gourdain) ..... p 4

Métier
L'abbaye de Thélème (B. Petit) ..... p 7
L'école doit-elle être à la pointe des besoins de la société ? (Évelyne et Bernard) ..... p 10
Pédagogie inversée (C. Réalini) ..... p 13
Qu'est-ce que l'innovation à l'école ? (C. Listrat) .... p 16
Innovation pédagogique, mythes et réalités (S. Paquet) ..... p 18
Quand le jeu permet de... (M. Le Deunf) ..... p 20
Apprendre sans s'en apercevoir (S. Debord) ..... p 22
Sur les traces d'Ulysse (J. Xhaard-Bourdais)..... p 23
IEN : manager, homme orchestre ou... (S. Paquet) . p 24
Représentations de "l'ancien" aujourd'hui (E. Tartar-Godet) ..... p 25

Église et Foi
Anciens amis, nouvelles rencontres ..... p 26
Un temps pour naître et un temps pour mourir... (C.A.) ..... p 27
Luther et la modernité (L. Touvier) ..... p 28
Hommage à Yves Calais ..... p 29
Espérance pédagogique et... (J. Descreux) ..... p 31
"La tradition est en mouvement"(J-L. Gourdain) ..... p 35

Société
De la distribution à la coresponsabilité (A. Le Bouar) p 36
D'une cuisine à l'autre (Jacqueline) ..... p 37
Quand la présence a un prix (C. Guilbaud) ..... p 37
Citoyenneté et réforme territoriale... (CMR) ..... p 38
Une vocation de maraîcher (J. Xhaard-Bourdais) .... p 41

Relecture Biblique
L'Ancien et le Neuf (O. Joncour) ..... p 45

Et ailleurs ?
Changement de regard (É.E. du Congo) ..... p 46
Bakhita (P. Fournier) ..... p 49

Vie culturelle
Film : Visages villages (Isabelle) ..... p 50
Livre : Utopies réalistes (C. Réalini) ..... p 50

Vie de l'association
Rencontre nationale 2018 ..... p 51
É. E. de Martinique (S. Cadet-Potorel) ..... p 52
Sessions d'été..... p 53

Iconographie
Les couleurs du temps (A. Gobenceaux) ..... p 54

Site de CdEP : www.cdep-asso.org

Directeur de publication : Chantal de la Ronde - Commission Paritaire des Publications et Agences de Presse n° 0217 G 81752 du 7 juin 2012
Imprimerie Chauveau-Indica, 2 rue 19 Mars 1962 - 28630 Le COUDRAY

Éditorial

Bricolage et innovation : en cette période de réformes diverses, pas question d'oublier toutes les inventivités déjà présentes dans l'école, et qui ne demandent qu'à continuer ! Prendre en compte tous les élèves de l'enseignement public, y compris les plus fragiles : telle était l'exigence des présents à la Rencontre CdEP d'octobre dernier. Comment s'adapter, faire du sur-mesure, pour ces élèves démunis devant la difficulté d'apprendre, inquiets, à l'instar de nos anciens, d'avoir perdu la mémoire immédiate – *"Je dois avoir une maladie du cerveau, m'dame"* - ?

Certains collègues ont l'impression de ne pas vraiment travailler quand ils sortent du cadre. Pourtant on peut apprendre beaucoup grâce à des techniques d'apprentissage moins officielles. Le bon enseignant n'est-il pas celui qui, de temps en *temps, se demande "Et si j'essayais ceci ?"* ? Dans l'acte de "faire cours", un enseignant vieillit mieux s'il est capable de changer sa pédagogie, de l'adapter sans cesse à son public et à son époque. Nous-mêmes, de quelles actions innovantes, de quels bricolages ne sommes-nous pas le produit ?

L'enseignement souffre bien sûr de réformes jamais suffisamment évaluées : *"Quand les programmes changent continuellement, tu innoves, mais tu n'as pas le temps d'avoir du recul ; il faudrait pouvoir en analyser résultats et conséquences".*

Que des collègues en LEP souhaitent avoir des contenus d'enseignement de mieux en mieux adaptés aux connaissances actuelles est légitime. Et il faut bien tenir compte de nos jours des énormes écarts de références culturelles entre générations ou milieux sociaux… Il est demandé aux enseignants de géographie par exemple un important travail d'actualisation, passant d'une transmission de faits bruts à des connaissances intégrant raisonnement et point de vue.

Mais que signifie "rompre" avec une tradition ? Et faut-il toujours le faire ? Tout n'est pas nécessairement génial parce que fait sur internet et interdisciplinaire. Nous souhaitons réfléchir de façon plus large. Il faut pouvoir vivre, enseigner en sachant qu'on n'a pas obligatoirement besoin d'être au courant de toutes les nouveautés, tâche d'ailleurs de moins en moins possible désormais.

Comment la tradition peut-elle être héritage pour une transmission, mais aussi point d'appui pour une évolution ? *"Féconder le passé et enfanter l'avenir, que tel soit mon présent"*, proclame un aphorisme de Nietzsche… L'Ancien n'empêche pas d'inventer le Nouveau.

Cette confrontation entre tradition et modernité n'est pas propre au domaine de l'éducation, on la retrouve dans bien d'autres domaines comme la religion, les relations sociales, les choix professionnels… Partout, il s'agit non pas d'innover pour le plaisir d'innover, mais plutôt de trouver de nouveaux repères dans un monde qui change et où les comportements traditionnels ne peuvent pas toujours apporter de réponses adéquates. Il est bon, parfois, de se rappeler la formule biblique *"à vin nouveau, outre neuve".*

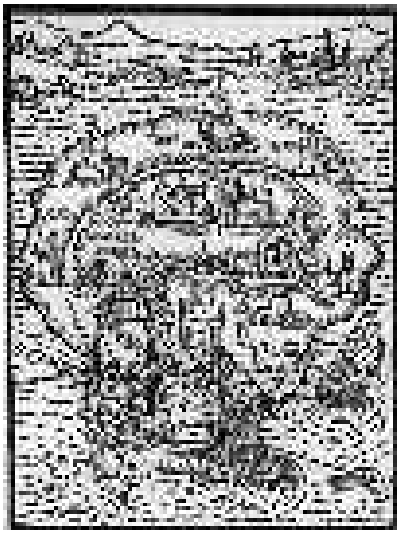
Le Comité de rédaction

Utopie :

un mot pour imaginer un monde nouveau

Les sociétés antiques ont tendance à considérer ce qui est nouveau avec beaucoup de méfiance. C'est singulièrement le cas à Rome où l'évolution des mœurs est analysée comme une décadence : on glorifie le vieux romain et les "mœurs des ancêtres" *(mos maiorum)* ; l'historien Salluste décrit l'évolution de l'histoire, depuis les Guerres Puniques, comme accroissement de la cupidité et de l'injustice. L'expression *novas res moliri*, mot à mot "tramer des choses nouvelles", ce qu'on traduit parfois par "tramer une révolution", est connotée très négativement : c'est par exemple l'accusation qui pèse sur un Catilina, qui complote contre la république. On sait aussi que Jésus, dans l'Évangile[1], a bien du mal à faire accepter le vin nouveau qu'il est venu apporter : on préfère le vin vieux !

En conséquence, quand on s'efforce d'imaginer un monde meilleur, voire idéal, le situe-t-on de manière privilégiée dans un passé mythique. Homère décrit dans l'*Odyssée* les jardins d'Alkinoos, qui donnent des fruits toute l'année. Le grec Hésiode et le latin Ovide évoquent un âge d'or, situé à l'origine de l'humanité, époque idéale où la justice régnait sur terre. Hélas ! les choses se sont ensuite gravement dégradées avec l'âge d'argent, l'âge de bronze et enfin l'âge de fer, la pire des époques, celle où nous vivons, en attendant un retour à l'origine, impliqué par une conception circulaire du temps.



Utopia - Thomas More

Toutefois les écrivains antiques n'expriment pas seulement la nostalgie d'un paradis perdu. Quelques années après la guerre du Péloponnèse, Aristophane, avec la liberté totale accordée au poète comique, imagine dans sa pièce de théâtre *L'Assemblée des femmes*, que celles-ci, devant l'échec absolu du gouvernement des mâles, qui a entraîné la guerre et ses horreurs, prennent le pouvoir et instituent l'égalité absolue entre tous et la communauté intégrale de tous les biens, y compris la communauté des femmes ! Platon crée le mythe de l'Atlantide[2] et expose un projet politique novateur dans *La République* et *Les Lois*. Pour mettre fin aux maux dont souffrent les hommes, pour que la justice puisse être établie dans la cité, il faut que les philosophes deviennent rois ou les rois philosophes. Virgile, dans la Quatrième Bucolique, annonce la naissance d'un mystérieux enfant qui sera l'initiateur d'un nouvel âge d'or[3].

Aristophane

Mais il faut attendre la Renaissance, époque de grandes mutations économiques et culturelles, pour que Thomas More, en 1516, publie *L'Utopie*, forgeant du même coup, à partir du grec *ou topos*, "non lieu, nulle part", un terme promis à un bel avenir. Son livre, écrit en latin, s'organise en deux parties : un noir tableau de l'Angleterre de son époque et, en totale opposition, une description de l'île d'Utopie, société idéale fondée sur l'obéissance à la loi

de nature, où tous les problèmes économiques, sociaux, politiques et religieux ont été réglés. Les utopies, “descriptions (sur le mode sérieux) d’un monde constitué sur des principes différents de ceux qui sont à l’œuvre dans le monde réel[4]”, vont alors fleurir en Occident. En voici quelques exemples parmi d’autres : la description de l’Abbaye de Thélème dans le *Gargantua* de Rabelais (1534), dont les géants règnent sur le pays d’Utopie ; *La Cité du Soleil* de Tommaso Campanella (1623) ; *La Nouvelle Atlantide* de Francis Bacon (1627) ; *L’Histoire comique des États et Empires de la Lune* (1657) et *L’Histoire comique des États et Empires du Soleil* (1662) de Cyrano de Bergerac ; la description de L'Eldorado dans *Candide* de Voltaire (1759), le paradis tahitien évoqué par Diderot dans *Le Supplément au voyage de Bougainville* (1774), etc. Toutes ces utopies proposent des sociétés idéales, heureuses. On a parfois risqué, par un jeu de mots étymologique, le terme d’“eutopies” (à partir de l’adverbe grec *eu*, qui signifie “bien”) pour les qualifier.

Charles Fourier - Phalanstère

Au XIXe siècle, le “socialisme utopique” est illustré par les théories de Charles Fourier, exposées dans ses œuvres (*Le Nouveau Monde industriel et sociétaire*, en 1829) et dans les articles qu’il publie dans la revue qu’il anime, *Le Phalanstère.* Il prétend mettre fin à “l’anarchie industrielle” grâce à une nouvelle organisation sociale communautaire, la phalange, établie dans un phalanstère. Celle-ci réunirait un petit groupe d’hommes et de femmes travaillant dans l’harmonie et le plaisir sans pour autant que toute hiérarchie ou toute inégalité de richesses en soient abolies. Si Fourier, faute d’argent, dut renoncer à réaliser son projet de phalanstère, d’autres s’inspirèrent de ses théories, en particulier Jean-Baptiste Godin qui bâtit à Guise, de 1859 à 1878, autour de son usine de poêles en fonte, le Familistère, sorte de cité ouvrière qu’il définit lui-même comme “le palais du travail”, “le palais social” de l'avenir[5].

Jean-Baptiste Godin - Palais du travail - Guise
Photo Fab 5669

Alors que Victor Hugo souligne l’ambition du projet utopique : *“L'utopie, c'est l'avenir qui s'efforce de naître. La routine, c'est le passé qui s'obstine à vivre”,* on commence, dès le XIXe siècle, à dénigrer les “vaines utopies”, comme projets de doux rêveurs, ne tenant pas compte de la réalité.

Au XXe siècle, alors que la tentative de réalisation de l’utopie communiste sombre dans la dérive totalitaire, deux œuvres majeures sont des utopies à l’envers, présentant des futurs possibles mais effrayants. On peut alors parler de “dystopies”, du préfixe grec *dys-* qui marque une difficulté ou un malheur. Dans *Le Meilleur des Mondes (Brave New World)*, en 1932, Huxley présente une société fondée sur la maîtrise absolue de la reproduction humaine et la culture in vitro de tous les embryons. Par des manipulations techniques effectuées en laboratoire, on sélectionne la future élite dirigeante, les alphas, et ceux qui, membres des castes inférieures, ne seront que des esclaves à demi abrutis, ce

qui leur évitera de souffrir. Quant à ceux qui persistent à rester humains, on les parque dans des "réserves à sauvages". Il s'agit donc bien d'une mise en garde prophétique, qui nous concerne plus que jamais en ces temps où le transhumanisme à la mode nous promet un "homme augmenté".

Quant à George Orwell, il décrit en 1948, dans son roman *1984,* une société totalitaire de type stalinien, fondée sur la guerre, où un Big Brother invisible surveille constamment chacun, grâce à un système de "télécrans", ancêtre de notre vidéo-surveillance. L'histoire comme le langage y sont manipulés : on retouche les archives pour les faire correspondre à la vérité du Parti ; on proclame que *"La guerre c'est la paix", "La liberté c'est l'esclavage", "L'ignorance c'est la force".* Toute dérive y est sévèrement sanctionnée par une redoutable "Police de la Pensée". Un article paru le 27 décembre dans le journal *Libération* et intitulé *"Vingt-quatre heures en 1984"* a montré l'actualité de cette dystopie en dénonçant l'installation par le pouvoir chinois d'une surveillance quotidienne de chaque citoyen.

Les raisons de craindre un futur catastrophique ne manquent pas en ce début de XXIe siècle : crise écologique, terrorisme, menace d'une troisième guerre mondiale – qui pourrait être nucléaire –, risques inhérents à une pratique dévoyée des nouvelles technologies, manipulations génétiques… Pourtant il semble bien que, devant l'état déplorable du monde, penseurs et écrivains, s'interrogent à nouveau sur les moyens d'y remédier : le temps des utopies est-il revenu ? C'est en tout cas ce que proclame le n°1 (janvier 2018) du *Nouveau Magazine Littéraire*, en tête d'un riche dossier intitulé *"Utopies, le grand réveil" :* "Le déclinisme nous paralyse, le renoncement nous condamne. Le pragmatisme veut que nous soyons utopistes ! Et si la seule façon de sauver le monde était de le réinventer ?" L'essai de Rutger Bregman, *Utopies réalistes (Utopia for Realists),* paru en France en août 2017, est un succès international. La présentation qui en est faite sur le site du Seuil donne la mesure de son ambition : "Ouvrir grand les frontières, une semaine de travail de quinze heures, le revenu de base universel… Des idées naïves et dépassées ou bien la force de l'utopie renouvelée ? Résolument anti-décliniste, *Utopies réalistes* tombe à pic et nous explique comment construire un monde idéal aujourd'hui et ne pas désespérer". Le film *Demain*, de Céline Dion et Mélanie Laurent (2015) relevait déjà de la même volonté de concilier réalisme et utopie. En effet toutes les expériences novatrices qui y sont relatées, – dans les domaines de l'agriculture, de l'énergie, de l'habitat, de l'économie, de l'éducation, de la démocratie… – n'ont rien d'imaginaire mais la dimension utopique réside dans la possibilité de leur extension voire de leur généralisation pour construire un avenir meilleur.

Imaginer le futur en ces temps de crise profonde de civilisation est sans aucun doute une nécessité, que ce soit pour inventer des solutions à nos difficultés ou pour mettre en garde contre les dangers qui nous guettent. Toutefois penser qu'on puisse établir le paradis sur terre relève de l'illusion et peut mener tout droit au totalitarisme, l'histoire du XXe siècle l'a montré. Et déjà chez Thomas More, l'île d'Utopie est si parfaite que celui qui en sort sans permission spéciale est traité comme déserteur. Concluons donc avec Camus, dans les dernières pages de *L'Homme révolté* : *"L'homme peut maîtriser en lui tout ce qui doit l'être. Il doit réparer dans la création tout ce qui peut l'être. Après quoi les enfants mourront toujours injustement, même dans la société parfaite. Dans son plus grand effort, l'homme ne peut que se proposer de diminuer arithmétiquement la douleur du monde".*

Jean-Louis Gourdain
Rouen

1/ Cf. Mt 9, 17
*2/ "Une utopie négative" et non pas "une utopie positive, une sorte de paradis terrestre" selon Pierre Vidal-Naquet (*L'Atlantide, Petite histoire d'un mythe platonicien, *Les Belles Lettres, 2005, p. 31. En effet, selon son analyse éclairante, l'Atlantide c'est l'Athènes impérialiste qui se développe après les Guerres Médiques et sombre dans la Guerre du Péloponnèse.*
3/ Les chrétiens y ont vu volontiers l'annonce de la naissance du Christ : aussi Virgile est-il souvent représenté comme un prophète dans nos églises.
4/ Définition de R. Ruyer, reprise par J. Delumeau dans La Civilisation de la Renaissance, *Arthaud 1967, p. 355*
5/ Je ne saurais trop conseiller d'aller visiter à Guise le Familistère, devenu aujourd'hui un musée (https://www.familistere.com/)

L'abbaye de Thélème

Que reste-t-il dans la mémoire collective de François Rabelais ? L'histoire de la littérature française du XVIe siècle n'est plus guère enseignée au lycée, sinon par quelques extraits d'œuvres choisies. L'expression *"moutons de Panurge"* ne parle plus autant à certains jeunes, et pas davantage la règle de l'abbaye de Thélème *"fais ce que voudras",* que leurs grands-parents, comme les académiciens, ont lue dans le manuel de littérature de *Lagarde et Michard*.

Et si Rabelais à la vie tumultueuse[1] annonçait les phalanstères du XIXe siècle ou le mouvement de Mai 1968 où il est "interdit d'interdire" ? En 1534, le roman burlesque de Rabelais *La plaisante et joyeuse histoire du grand géant Gargantua* (fils de Gargamelle et de Grandgousier) est destiné à distraire des buveurs. Reprenant le style du roman à succès *Pantagruel* paru deux ans plus tôt, Rabelais veut, par l'irrespect et la transgression, militer pour une œuvre plus pédagogique. Le héros démesuré, né de l'oreille de sa mère, se montre très vite exceptionnel. Le géant érudit monte à Paris pour parfaire son éducation, il vole les cloches de la cathédrale et débat avec ses précepteurs sophistes. Il dresse une armée et combat la clique des pillards de Picrochole. La rencontre du moine Jean des Entommeurs l'entraîne dans d'invraisemblables aventures et Gargantua, pour le moine, construit l'abbaye de Thélème. D'après Zimmermann[2], *"La démesure de l'architecture et la formation utopique destinée à l'élite de la société sont l'occasion, pour Rabelais, de proposer une méthode qui devrait aboutir à une société idéale".* Rabelais rêve d'une communauté unie dans la quête du bonheur : ainsi, derrière l'ironie et l'outrance des propos, il pose des questions éminemment modernes.

Abbaye de Thélème d'après Charles Lenormant

L'abbaye de Thélème : une "utopie aristocratique" ?

Les chapitres L à LV décrivent une contre-abbaye *"au contraire de toutes autres"* devant favoriser une éducation royale. Elle s'oppose à l'ascétisme monacal et aux violences à venir des guerres de religion. Construite sur les bords de la Loire, son luxe, son règlement et sa pédagogie reposent sur la foi en la vertu naturelle de l'homme, sur la croyance que la liberté pousse l'individu au bien (rêve d'un homme de la Renaissance). *"Parce que des gens libres, bien nés, bien éduqués, conversant dans des compagnies honnêtes ont par nature un instinct [...] qui les pousse toujours à agir vertueusement et les retire du vice : ils le nomment honneur... Car nous entreprenons toujours les choses défendues et convoitons ce qui nous est refusé".*

"Pas de mur extérieur, pas d'horloge : Compter les heures ? Quel bien en vient-il ? – la plus grande absurdité du monde était de se gouverner au son d'une cloche, et non au dicté du bon sens". Cette vision est contraire à la gestion du temps qui se met en place à son époque[3]. L'ambiguïté radicale de son modèle mêle les pédagogies humaniste et scolastique, même si son élitisme social diffère de la pensée cosmopolite d'Érasme de Rotterdam. Rabelais a été franciscain dans ses jeunes années ; il considère le cloître comme un lieu d'ignorance. S'il se moque de la banalité ecclésiastique ritualisée et conformiste et s'il lutte contre les croyances d'un Moyen-Âge dévot et superstitieux, c'est au nom de la science et de la liberté des humanistes du XVIe siècle. Sur la grande porte de Thélème (en grec : *volonté libre*), une inscription en interdit l'entrée aux *"hypocrites, bigots, gens de justice et usuriers"* ; seuls sont admis les *"nobles chevaliers"*, les *"dames de haut parage, fleurs de beauté, à maintien prude et sage",* et les chrétiens évangéliques[4] : *"Entrez, qu'on fonde ici la foi profonde. Puis qu'on confonde les ennemis de la sainte parole".* Il s'agit de concilier le christianisme, relu à partir de ses textes originaux, et l'épanouissement de la nature humaine. Rabelais croit possible, au moins pour une élite de *"gens libères",* d'épanouir la bonté naturelle de l'homme par un climat de liberté et par une existence épicurienne.

"Parce qu'à cette époque on ne mettait au couvent les femmes, que borgnes, boiteuses,... folles,

insensées, infirmes, ou les hommes que malades, mal nés, niais et fardeau familial, il fut ordonné qu'on ne recevrait là que les belles et les beaux, bien formés et bien constitués.

Parce que les hommes n'entraient pas dans les couvents des femmes sinon en douce et clandestinement", la mixité fut décrétée.

"Parce que tant les hommes que les femmes une fois reçus au couvent, après une année de probation, étaient forcés et obligés d'y demeurer perpétuellement..." il fut établi que chacun pourrait sortir librement...

Les religieux ne faisaient aucun des trois vœux, (chasteté, pauvreté et obéissance). *"Pour l'âge légitime, les femmes y étaient reçues de dix à quinze ans, les hommes de douze à dix-huit ans".*

Aucun conflit : l'humour au second degré ?

Toute leur vie était employée, *"non par lois, statuts ou règles, mais selon leur vouloir et franc arbitre... Ils se levaient du lit quand bon leur semblait, buvaient, mangeaient, travaillaient, dormaient quand le désir leur venait... Nul ne les éveillait, nul ne les forçait ni à boire, ni à manger, ni à faire chose autre quelconque".* Une armée de serviteurs accompagne lesdits religieux et religieuses (parfumeurs et coiffeurs fournissent les vêtements : velours, satin, or, perles et diamants !) On change de costume chaque jour.

"Il y avait telle harmonie entre les hommes et les femmes que chaque jour ils étaient tous vêtus de parures semblables". Cet unanimisme est sans nul doute une mise en garde contre les conflits qui sévissent, comme si la jalousie et la discorde pouvaient être bannies. Pas de querelles d'ego ! *"Par cette liberté, ils entrèrent dans une louable émulation de faire tous ce qu'ils voyaient plaire à l'un d'eux. Si l'un ou l'une disait "Buvons", tous buvaient. Si on disait "jouons", tous jouaient... Quand le temps était venu où l'un d'eux voulait sortir de cette abbaye, [...] il emmenait avec lui une des dames... et ils étaient mariés ensemble. Et ils avaient si bien vécu à Thélème en confiance et amitié, qu'ils continuaient encore mieux en mariage, et s'entre-aimaient autant à la fin de leurs jours qu'au premier jour de leurs noces".* Mais le *Tiers Livre* présente une opinion un peu différente quand Pantagruel fait une critique du mariage à son ami Panurge qui lui demande des conseils matrimoniaux et d'ailleurs Frère Jean quitte l'abbaye à la fin du roman.

La surenchère et l'emphase

Le chapitre LV décrit le luxe de l'abbaye : Gargantua fit livrer 700 851 moutons à la grand-laine, et, chaque année, il assigna 1 669 000 écus à perpétuité. Il réserve aux nobles une rente foncière non soumise à impôts. Rabelais (ébloui par les fastes des châteaux de la Loire *Bonnivet, Chambord...*) invente un splendide château de la Renaissance, en figure hexagonale, haut de six étages. Il décrit les splendeurs de cette abbaye d'un nouveau genre : matériaux précieux, vastes salles claires, ornées de peintures et de tapisseries, jardins, vergers, hippodrome, théâtre et bains mirifiques...

Le luxe de cette jeunesse ne prédispose pas à l'impiété. Point d'église, mais chacune des 9 332 chambres dispose d'une chapelle particulière. Les adversaires sont les grincheux qui jalousent cette éducation. Gargantua dit aux assistants : *"Ça ne date pas d'aujourd'hui que les gens amenés à la croyance évangélique sont persécutés. Mais bienheureux celui qui ne sera pas scandalisé et qui tendra toujours au but, à la cible que Dieu, par son cher fils, nous a fixée, sans être distrait ou écarté par ses affections charnelles".* Le règlement semble accepté par tous. Le moine précise à Gargantua : *"Le style est celui de Merlin le prophète, mettez-y les allégories et les significations aussi graves que vous voudrez. Pour ma part, je pense qu'il n'y a pas de sens caché ni de paroles obscures".* N'est-ce pas pour inciter le lecteur *"buveur très illustre"* à lire entre les lignes en dépassant la métaphore ?

Reflet de son époque

Le XVIe siècle est le temps des découvertes, celui de la relecture des sagesses grecque, latine et andalouse où le paganisme côtoie la Bible. Contemporain de la victoire de Marignan, de l'excommunication de Luther, de la découverte du nouveau monde, le *Quart Livre* (1547) est une navigation d'île en île à travers tous les mystères de la folie des hommes, avec le rêve d'aller en Asie par l'Amérique. Le système chrétien est alors déchiré par la Réforme et par les conflits politiques qui opposent les rois à la papauté. Rabelais présente une croyance chrétienne éclairée, tolérante, féministe : l'ironie de Pantagruel se porte d'abord sur les abus, les injustices et les arbitraires, signe d'un humanisme éclairé par la foi ; ses délires verbaux proches des sotties du Moyen Âge témoignent du conflit entre pensée grecque et foi chrétienne[5]. Les blagues obscènes de Panurge heurtent les

dévots et lettrés de la Sorbonne qui suspectent partout le luthérien ou l'athée et qui le font mettre à l'index, mais il prend la liberté de parole des carnavals médiévaux. Si les catéchismes se précisent avec la Réforme puis le concile de Trente, croyances et interprétations ne sont pas homogènes. Il existe des "papistes" qui acceptent une part du luthéranisme sans vouloir de schisme avec Rome. La naissance des systèmes de réfutation montre la tension entre culture savante et culture populaire[6] et l'ouverture (déjà) à la mobilité : *"Ils étaient si noblement instruits qu'il n'y avait parmi eux personne qui ne sût lire écrire chanter... parler cinq ou six langues".* Lucien Febvre[7] analyse les questions éternelles que pose Gargantua sur l'immortalité de l'âme... Rabelais s'affirme chrétien, mais si ses dialogues frisent le blasphème, il annonce une forme de libre pensée qui dissocie l'anticléricalisme de l'athéisme. Rabelais se moque du caractère fabuleux des récits d'origine et de leur interprétation littérale ; il manie l'allégorie et les affabulations. Ses gamineries et la critique des facéties d'hommes d'Église par Gargantua témoignent du doute qui se distille à l'heure de la Réforme : *"Croyez-le si vous voulez ; si vous ne voulez pas, allez-y voir" (Le Quart Livre).*

Gargantua se met facilement en bandes dessinées pour enfants[8] : les aventures des gentils ogres (expurgées des propos scatologiques et des blagues obscènes) annoncent Perrault et La Fontaine.

Son utopie humaniste allie bien des représentations : monde antique, moderne, science, alchimie et astrologie, le langage populaire/vulgaire et le style savant/lettré. Il écrit en langue populaire, mais avec beaucoup de termes grecs, hébreux et latins. Il introduit des vestiges de croyances païennes réinterprétées par le christianisme. L'aventure des géants mêle le calendrier romain, le calendrier liturgique et la route des astres, *La Légende Dorée,* Ovide et la *Bible.* Syncrétiste, il mélange les genres : la parodie, les récits de découvertes, les épopées remplies de farces carnavalesques, le discours oral et les plaisanteries grivoises. Mais derrière les propos rabelaisiens, les repas pantagruéliques et les rires gargantuesques, se cachent un projet d'éducation et une relecture des prédications de saint Paul. Sa gaieté et son sens de l'autodérision ne signifient pas cependant l'incroyance. Est-ce la naissance de la libre-pensée et du libertinage ? Il lance un débat, non une rébellion anti-chrétienne toute faite et cohérente.

Chacun doit, comme le propose Rabelais dans son prologue à Gargantua, *"au delà des symboles métaphoriques,... par méditation fréquente, rompre l'os et sucer la substantifique moelle".*

Selon l'enquête de Danièle Hervieu-Léger sur la diversité des monastères chrétiens en France[9], le monachisme condense les tensions du rapport du christianisme à son environnement social. Toute forme de vie communautaire, à l'écart du monde, veut inscrire l'anticipation du Royaume souhaité dans trois régimes de temps : temps de l'Église, temps du Royaume et temps de la société. L'utopie de Thélème, elle, aide à penser aussi bien le XVIe siècle que la modernité.

Benoît Petit
Toulouse

1/ Ses livres témoignent d'une vie tumultueuse (1480 ? -1554 ?) : secrétaire d'évêque, relecteur de grec à Lyon, médecin à Rome avec le cardinal Du Bellay, en Piémont avec le seigneur de Langey ; titulaire de la cure de Meudon, père de famille..." Les citations sont prises dans M-M. Fragonard, Rabelais, Gargantua et Pantagruel, *Gallimard, 2017, 1656 p. Index précieux.*

2/ Voir G. Zimmermann, professeur au lycée Charles de Foucauld (programme de Lettres en TL 2011-2012) https://www.ac-paris.fr/portail/jcms/p1_531968/etude-d-une-utopie-l-abbaye-de-theleme

3/ Cf. Pierre Musso, sur l'idéologie du management aux sources de la manufacture, Saint Benoît initiateur du management ? *in* Lignes de crêtes *n°36*

4/ Selon l'esprit de l'humanisme, se développe en France, au début du XVIe siècle, un mouvement de réforme religieuse, l'Evangélisme, qui préconise le retour à la pureté de l'Évangile et de l'Écriture Sainte en général. Les Evangéliques se regroupent autour de Briçonnet, évêque de Meaux, et du grand humaniste Lefèvre d'Étaples, qui traduit la Bible latine (la Vulgate) en français dès 1523. Soutenus par Marguerite de Navarre, sœur du roi François 1er, ils rêvent d'une réforme de l'Église qui se ferait en douceur, de l'intérieur, sans rupture. Hélas ! L'histoire, avec les guerres de religion, sera tout autre !

5/ M.-M. Fragonard, L'œuvre et les lecteurs *: introduction p. 114.*

6/ Henri Busson, Le Rationalisme dans la littérature française de la Renaissance, *Paris, Vrin, 1957.*

7/ Le problème de l'incroyance au XVIe siècle, *Albin Michel.*

8/ cf. le dessin animé composé de 26 épisodes, réalisé par Bernard Deyries en 1993 http://www.planete-jeunesse.com/fiche-840-gargantua.html ou les illustrations de Gustave Doré

9/ Le temps des moines *PUF, 2017, 711 p. http://cesor.ehess.fr/2017/01/12/daniele-hervieu-leger-le-temps-des-moines-cloture-et-hospitalite/*

L'école doit-elle être à la pointe des besoins de la société ?

Quelles tâches demander à l'école ? Entre apporter des connaissances de plus en plus pointues en lien avec la complexité de notre société, et apprendre aux élèves à penser et se forger leurs propres méthodes, comment, pour les enseignants, ne pas rester enfermés dans une alternative stérilisante ?

Évelyne, professeur de Mathématiques en Lycée général et technologique, et Bernard, professeur de Lettres en Lycée, ont accepté d'échanger sur la question *"L'école doit-elle être toujours à la pointe des besoins de la société ?"*. Un entretien de quinze minutes seulement, comme il peut s'en dérouler en 'salle des profs' quand le travail en laisse le temps...

Évelyne : Je transformerais bien cette question en ***"Est-ce que l'école doit être à la pointe des besoins que la société génère ?".*** Parce qu'effectivement, on a une société qui génère de nouvelles technologies, des avancées scientifiques... Donc l'école doit sans doute apprendre à maîtriser tous ces outils ; elle doit aussi armer les élèves pour être pleinement citoyens, critiques, acteurs avec et devant tous ces nouveaux outils, ces nouvelles avancées scientifiques. Et non pas armer les élèves pour être un produit fini pour l'entreprise. Ce serait un premier point.

Et je pense qu'il ne faut pas opposer connaissances, et capacité à penser, à réfléchir, parce que la réflexion s'appuie sur des connaissances.

Bernard : Moi je dirais, que signifie ***"Être toujours à la pointe de la société ?"*** Justement, est-ce qu'on peut séparer des connaissances pointues, et apprendre à penser ? En fait, on doit toujours être dans une perspective de réflexion sur les nouvelles connaissances, et il y en a beaucoup actuellement.

Mais on peut dire par exemple que, pour les sciences humaines, pour le français, la littérature, l'objet premier reste quand même l'homme. L'homme est forcément toujours à la pointe de la société : l'homme comme un mystère, comme quelque chose d'inconnu. Après tout, on n'a jamais réussi à définir ce qu'était l'esprit humain... Différentes écoles, philosophiques, religieuses, en dehors même de la philosophie, de la religion, ont essayé de définir quelque chose qu'on appelle l'esprit, on sait que c'est là mais on ne sait pas le définir, donc il y a bien un côté mystérieux. Et si jamais on arrivait à définir vraiment ce qu'est l'esprit ou l'homme, ce serait sans doute un peu dommage.

Et puis quelque chose de profond, qui est peut-être de l'ordre aussi de l'indicible, en tout cas de l'insondable : toujours cette idée d'être en recherche, et de revenir à la question de Montaigne "Que sais-je ?". Donc le doute, non pas comme un scepticisme généralisé, mais plutôt comme une dynamique de recherche. Forcément, on va essayer d'être à la pointe des connaissances, de ce qu'on peut dire, ce qu'on peut découvrir sur le langage, les écrivains... Mais aussi dans un esprit critique de recul qui permet de mieux appréhender les choses peut-être.

Évelyne : En mathématiques, on a beaucoup perdu à mon avis. Par exemple, on ne construit pratiquement plus de modèles mathématiques, on admet beaucoup de choses, on applique, les élèves voient sur une figure. On démontre de moins en moins alors qu'à mon avis, démontrer participe à apprendre à penser, à être rigoureux, à ne pas confondre le cas particulier avec le cas général. Là encore, ça forme, il me semble, un citoyen : ce n'est pas parce que mon voisin sait ceci, que toute la rue raisonne de la même façon. Donc je pense que c'est une grande perte.

Parallèlement, en mathématiques, on s'adapte à la société puisqu'on nous demande maintenant d'enseigner l'algorithmique. C'est sûrement nécessaire puisque ça fait partie d'un vocabulaire qu'on entend à la radio, dans les informations où on parle beaucoup d'algorithmes, mais je ne suis pas sûre que ce soit au professeur de mathématiques de l'enseigner...

Bernard : C'est une dérive un peu techniciste...

Évelyne : Oui, c'est cela.

Bernard : Nous avons ça aussi en français. Je vois par exemple les exercices du baccalauréat : on a l'impression que pour réussir l'examen, examen prioritaire, il faut savoir maîtriser les techniques de dissertation, de commentaire, d'invention, sans faire

forcément référence à des cas particuliers ; on apprend des figures de style. J'ai beaucoup d'élèves qui me disent *"M'sieur, est-ce qu'il faudrait apprendre telle ou telle figure de style, faire des fiches... ?"*. Heureusement quelques élèves répondent *"Non il faut s'adapter à la question, il faut essayer de réfléchir et de raisonner"*. Mais c'est la grande difficulté parce qu'effectivement les élèves attendent un peu du tout fait, du sur mesure. Et je pense qu'il y a des collègues qui se laissent aller à cette dérive de la technique.

Alors que l'intérêt à mon avis n'est pas de savoir faire une dissertation. On a des gens qui savent très bien faire des dissertations mais sans forcément d'humanité derrière. Il y a toute une école de la sensibilité qui échappe peut-être justement aux connaissances, et là il y aurait quelque chose d'intéressant en français. Par exemple, on voit disparaître le passé simple, le subjonctif, on voit des phrases de plus en plus stéréotypées. On a finalement des élèves qui maîtrisent de moins en moins leur langue, et c'est bien quelque chose qui est présent dans la société. Il suffit d'écouter la radio, on parle de plus en plus vite, de plus en plus mal. La télévision n'est pas forcément très raffinée dans son vocabulaire et dans sa manière de parler, de se présenter même, avec des présentateurs télé "débraillés" continuellement - j'exagère peut-être un peu, bien sûr, ça c'est moi –. Mais là, il y a quelque chose qui, tout en étant "à la pointe de la société", casse l'aspect esthétique, le goût du beau, la sensibilité, l'idée de se perfectionner, d'être un peu élevé, de s'élever au-delà d'une sorte de, on ne peut pas dire bestialité, mais de nature directe ; cette idée qu'on peut, peut-être, avoir face aux autres une dimension un peu plus respectueuse, en étant un peu plus élevé sur le plan du langage, de l'attitude...

Évelyne : Je vais revenir un petit peu sur la rigueur parce qu'il me semble qu'en mathématiques, c'est quelque chose qu'on a oublié et c'est dommage : qui dit rigueur dit travail, effort... On prend son temps, on ne donne pas de résultat tout de suite, on raisonne. Habituer un élève à ça, fait qu'après, dans sa vie de citoyen, on ne prend pas une décision trop vite vis-à-vis d'une élection, d'un grand problème de société... Il faut prendre le temps de se confronter à différentes idées, différentes théories... Peut-être que des collègues de philosophie me rejoindraient là. Je trouve qu'on est une société où il faut tout de suite apporter une réponse très vite, et nos programmes de mathématiques, c'est un petit peu ça : on aime bien les QCM parce que de toutes façons, il n'y a que trois réponses possibles à donner pour que les élèves choisissent... On décortique au maximum les sujets parce qu'on va vers la facilité. Du coup un sujet où il n'y a qu'une seule question, l'élève est obligé de chercher, de raisonner, d'étudier plusieurs cas possibles. Alors on va le faire dans les problèmes ouverts, concrets, ce qui fait que l'élève va "bidouiller", mais pas forcément faire des mathématiques telles qu'on les enseignait il y a encore une quinzaine, vingtaine d'années, sans vouloir être nostalgique.

Bernard : En français on est quand même un peu encore dans l'idée qu'il faut raisonner, démontrer quelque chose, il n'y a pas forcément de réponse toute faite. Ce qui est certain en tous cas, c'est qu'on demande un engagement des élèves dans un sujet par exemple de dissertation, de philosophie. Mais parfois ils répondent *"De toute façon, c'est chacun qui pense comme il veut !"*. C'est une dérive alors qu'il faudrait leur apprendre justement à dire *"Moi, je m'engage vers cette opinion parce que j'ai des raisons qui font que je m'y engage"*.

En français, on peut raisonner sur les sciences, la bioéthique..., sur les outils technologiques aussi : le problème de notre monde contemporain est qu'on s'aperçoit que ça se développe très, très vite. Si bien que la réflexion ainsi que la capacité à avoir les connaissances nécessaires pour cette réflexion deviennent difficiles. On peut alors s'interroger : finalement le citoyen ne sera-t-il pas celui qui est instruit mais qui fait partie d'une élite ? Donc que deviennent nos sociétés démocratiques qui font normalement de tous un citoyen ?

Pour revenir aux *"connaissances à la pointe des besoins de la société"*, dans la mesure où il est question de former des gens qui pensent et réfléchissent sur ce que la société produit –l'essentiel, c'est, dans cette société : que va-t-on devenir demain ? Que vont devenir les jeunes surtout, les élèves, qui se forment, qui vont devoir aussi former quelque part, ou qui vont subir ? L'important alors est le regard sur le passé. Le passé à la fois comme enseignement en littérature, en histoire par des situations dont on peut tirer quand même un certain nombre de leçons pour aujourd'hui. Et puis également le passé comme démarches faites par certains hommes pour essayer de se comprendre. Je pense par exemple à la science : comment la science a évolué, comment l'expérience l'a emporté sur les connaissances livresques, des modes de connaissance sur lesquels on peut faire réfléchir les élèves. Il s'est passé un changement considérable aux

XVIe, XVIIe, XVIIIe siècles : l'expérience commence à être plus importante que le savoir, l'autorité du livre. C'est quand même éclairant aussi par rapport à nous.

Par exemple, les élèves aujourd'hui vont chercher sur Wikipedia, mais ils pourraient très bien aller voir des sites bien plus importants et intéressants. J'ai un collègue, enseignant d'allemand, qui, dans le travail qu'il donne à ses élèves, leur demande d'avoir des renseignements sur des entreprises allemandes : eh bien les élèves vont voir Wikipedia au lieu d'aller carrément sur les sites de ces entreprises. C'est intéressant de voir que leur démarche n'est pas adaptée. L'histoire nous apprend justement qu'il y a des démarches plus adaptées que d'autres.

Il y a aussi peut-être l'idée d'un patrimoine constitutif d'une société. Une société a besoin de se remémorer un patrimoine pour vivre et se comprendre. Je prendrai ici l'exemple du peuple juif tiré de sa terre, complètement en rupture avec elle, installé dans la diaspora, et qui parvient, 2000 ans après, à avoir toujours son identité parce qu'il est constamment revenu à ses textes, il les a réinterprétés différemment d'une époque à l'autre, et a su les confronter à son histoire. Là, il y a une richesse qui fait que ce petit peuple de rien du tout qui aurait pu disparaître est toujours là. C'est une belle leçon d'histoire sur le passé, un passé constamment revisité qui est peut être aussi ce que doit faire l'école.

La confrontation avec le passé peut être une source de vérité qui permet de mieux penser le présent : par exemple la lecture anthropologique du Coran que fait Mme Chabbi, professeur honoraire des universités, agrégée d'arabe, permet de comprendre les débuts de l'islam en replaçant la personne de Mahomet et ses projets religieux dans la société tribale de son temps. Ainsi la pointe des connaissances permet de percevoir les lectures "biaisées" que les couches historiques ont introduites. La relecture du passé doit constamment remettre en cause des connaissances qui finissent par être tronquées et aboutissent finalement à des contresens : les humanistes du XVIe siècle dénonçaient déjà cela et prônaient une lecture intelligente en fonction du contexte. L'étude des textes du passé peut permettre aussi une définition claire de certaines notions qui fondent nos sociétés et que certains croient connaître : on pourrait parler de la liberté (quelle conception de la liberté politique a-t-on aujourd'hui ? Correspond-elle bien à ce que nous disent les auteurs du XVIIIe siècle français ?). La notion de justice : les tragédies antiques suggèrent bien que la justice est d'abord un arrêt des violences claniques pour que la cité vive dans un climat apaisé, à comparer avec les appels et autres associations revendicatives de victimes qui réclament plus vengeance que justice de nos jours. Cette relecture du passé n'est-elle pas à la pointe des connaissances qu'il faudrait qualifier de remise en question constante des schémas de pensée tenus pour définitivement acquis ?

Évelyne : Un petit peu différent, un dernier point pour moi, c'est le fait - tout en étant attentifs à notre temps évidemment, il ne s'agit pas d'une école emmurée qui serait en dehors du temps - qu'on doit quand même résister à cette pression d'une société qui voudrait qu'on fabrique des élèves *"produits finis pour l'entreprise"*. Quand il y avait le plein emploi, il ne me semble pas me rappeler qu'on disait que c'était grâce à l'école. Actuellement on voudrait nous dire que le chômage, c'est parce que l'école forme mal les élèves. Je crois que vraiment il faut résister face à ces affirmations.

Je pense que l'école, c'est aussi et surtout former des citoyens. De bons citoyens sauront être de bons acteurs économiques dans la société, qui auront un sens critique et seront aussi acteurs pour le bien commun.

Bernard : Tu as tout à fait raison au niveau du bien commun, pour former l'école et faire de l'école une aide à la démocratie, un socle à la démocratie. C'est indispensable, sinon on sera dans une dictature économique de petits soldats qui sauront bien faire telle ou telle tâche, aussi pointue soit-elle, mais n'auront ni épaisseur ni sensibilité humaines, et ça ne fera pas de civilisation à mon avis. En tout cas pas non plus une société heureuse, certainement pas une démocratie qui cherche à rendre les gens heureux et bienveillants les uns envers les autres, respectueux les uns des autres, responsables d'eux-mêmes, donnant un sens à leur vie.

C'est bien un peu le problème : il me semble que les modèles économiques, notamment tout ce qui relève de l'Intelligence Artificielle, prennent une place de plus en plus importante. On voit des intellectuels complètement imprégnés de cela, acceptant les choses comme une fatalité, comme si elles devaient venir de manière inéluctable.

Ne peut-on pas prendre un peu de recul ? Cette civilisation du progrès, cette espèce de religion du progrès n'a-t-elle pas besoin d'être critiquée comme on a pu critiquer d'autres religions après tout ? La religion doit être critique, mais là, c'est vraiment pris dans le sens d'idolâtrie, sans recul.

Pédagogie inversée

Une nouvelle façon d'enseigner les sciences au lycée

Mes collègues de sciences (physique-chimie, SVT...) se mettent les un·e·s après les autres à la pratique de la "classe inversée", ou plutôt de la *pédagogie inversée*, comme y tient Mireille, qui m'explique en quoi cela consiste. Elle a d'abord utilisé des "capsules" (courtes séquences) vidéo faites par des collègues pour illustrer et expliquer certains points de son cours ; constatant que cela aidait vraiment les élèves, petit à petit, elle en est venue à concevoir et mettre en ligne sur YouTube ses propres capsules ; et enfin à ouvrir son propre site Internet (réservé à ses élèves) et à révolutionner sa façon d'enseigner.

D'abord les vidéos

Comment cela fonctionne-t-il ? À la maison, avant un cours sur un nouveau chapitre ou un nouveau point du chapitre, l'élève doit visionner une petite vidéo (de 3 à 5 min) : Mireille explique le cours, ou une méthode de travail (de calcul par ex.), renvoie éventuellement au manuel. L'élève peut la voir et la revoir autant de fois qu'il veut. Ensuite, toujours en ligne sur le site, il doit effectuer un court exercice sur ce qu'il a vu (QCM, ou quiz, à faire en ligne ; là aussi il peut le refaire jusqu'à ce que tout soit juste). Le site est conçu pour que le professeur puisse savoir qui a vu la vidéo et combien de fois, et il a les résultats de l'exercice, de toutes les tentatives, ce qui lui montre par exemple sur quelle(s) question(s) les élèves s'y sont repris à plusieurs fois pour aboutir à la bonne réponse ; l'enseignant sait donc qu'il devra revenir sur ce point en cours ! C'est très précieux, car les élèves n'osent pas souvent dire en classe qu'ils n'ont pas compris ceci ou cela : là, on le voit.

Quand tout le monde se retrouve en cours, le professeur ne revient pas sur l'ensemble de la vidéo, mais juste sur les points qui ont posé problème lors de l'exercice. L'enseignant circule parmi les groupes, les élèves ont le droit de poser des questions sur tout ce qu'ils veulent (la vidéo, l'exercice/quiz, la feuille de bilan...). D'autres activités sont ensuite proposées, ce qui sera décrit en détails plus loin.

Mireille ne voit que des points positifs à cette première étape : elle aime être à côté des élèves, expliquer, guider, plutôt que sur l'estrade ou au tableau, loin des élèves, faisant un cours magistral ou répondant à une question pendant que toute la classe écoute... Là, chacun avance à son rythme, que ce soit pour voir/revoir la capsule vidéo, faire le quiz, ou compléter la feuille de bilan de cours ; alors qu'avant, il y avait ceux qui copiaient vite, d'autres lentement ; ceux qui osaient poser une question devant toute la classe, ceux (très nombreux) qui n'osaient pas ; ceux qui eux avaient compris et donc n'écoutaient que peu la question et pas du tout la réponse (et qu'il fallait "raccrocher" ensuite)... Au sein du petit groupe, donc devant deux ou trois camarades, on ose davantage poser une question ; et il n'est pas rare que justement un autre membre du groupe puisse y répondre, ce qui rend tout le monde attentif et actif.

D'autre part, cette façon de faire (cours expliqué en vidéo et compréhension vérifiée une 1ère fois à la maison via QCM ou quiz, puis revérifiée une 2e fois avec le bilan de cours en classe) permet d'éviter l'écueil classique : *"Madame, on comprend bien quand vous faites le cours (en classe), mais quand on est chez nous et qu'il faut faire les exercices, là on ne comprend plus !"*. Combien de fois Mireille a-t-elle entendu cette complainte, avant... ! Mais la pédagogie inversée, c'est justement le contraire : le cours vu et expliqué à la maison, et tous les exercices et travaux effectués en classe, avec l'aide des membres du groupe, et/ou du professeur.

Ensuite les exercices

La deuxième étape, la mise en application du cours (ce qu'on appelait autrefois les "exercices et problèmes") se fait, elle aussi, de manière nouvelle : chaque groupe a un classeur, qui contient des fiches d'explications et de bilan, et naturellement les exercices à faire (une fiche d'exercices par élève). Le groupe avance à son rythme, le professeur circule toujours entre les 6 ou 7 groupes, et vérifie l'avancée des travaux, rectifie, conseille, aide ; quand la feuille est finie, les élèves disposent d'une fiche d'autocorrection (une par élève là encore). Si le professeur constate qu'un exercice a posé problème à une majorité d'élèves, il est repris et réexpliqué à toute la classe. Hormis ce cas, rare, l'enseignant ne s'adresse jamais à la totalité des élèves, mais toujours à un petit groupe.

Là encore, Mireille y voit des avantages : elle vérifie rapidement presque tous les exercices de chacun et fournit des explications personnalisées, ce qui aide énormément les élèves "moyens", et donne confiance à tout le monde. Mais il y a aussi des inconvénients. Il faut supporter le bruit que cela génère en classe : même si les élèves font attention à ne pas parler trop fort dans leur groupe (et elle le leur rappelle périodiquement), le "bourdonnement" des conversations peut être fatigant, et gêner les élèves qui ont besoin de silence pour se concentrer. Et puis, les très bons élèves, qui sortaient autrefois de la classe en ayant compris et retenu tout le cours, apprécient moins cette méthode : cela leur prend plus de temps pour "savoir" le cours, et ils sont parfois freinés dans un groupe par les élèves plus lents ; mais certains apprécient de pouvoir donner des explications aux autres, ce qui est très valorisé par le professeur... La façon dont le groupe a géré les exercices (qualité des réponses, temps mis, entraide...) est notée.

Puis les projets

Une fois les exercices finis arrive la troisième étape, un gros "projet d'équipe" (un par chapitre) à réaliser et à rendre, avec plan de travail détaillé pour l'équipe (= le petit groupe ; mais le mot équipe a ici toute son importance !). Ce projet peut occuper une ou plusieurs séances, cela dépend de sa taille, de son ambition. Au fil des années, Mireille a mis au point un genre de "jeu de rôles" où chaque membre de l'équipe tire une carte et a une mission à accomplir (les rôles changent d'un projet à l'autre) : il y a le "gardien de la paix", responsable du niveau sonore et de la gestion des conflits ; "l'organisateur" aide à chercher les documents ou connaissances nécessaires, vérifie l'avancée du travail de chacun, rappelle les délais ; le "créatif" va coordonner et superviser le contenu et la forme du compte-rendu de l'équipe (qui peut être écrit, rédigé, de façon assez traditionnelle, ou présenté sous forme de diaporama, voire de petite vidéo...) ; enfin "l'agent secret" peut enquêter auprès des autres équipes (voire espionner, c'est autorisé, et cela coupe court à la "triche" !). La façon dont chacun tient son rôle et s'y implique donne

lieu à une petite note à faible coefficient, qui motive. Exemple de projet : *"votre équipe participe à une émission (de radio) de vulgarisation scientifique sur la fibroscopie. Répondez aux questions de l'animateur"* (les questions sont fournies par le professeur).

Pour les équipes qui ont plus vite terminé que les autres, ou les élèves de 2nde qui veulent aller plus loin, qui sont intéressés, il y a le "Pour aller plus loin", des exercices ou activités supplémentaires, avec autocorrection. Il y a aussi parfois des "défis d'équipe" : c'est un genre d'interro écrite surprise, une enveloppe cachetée est déposée sur chaque table, elle contient quelques questions de cours, ou un exercice ; l'équipe a ¼ d'heure pour rendre une feuille simple (une seule pour l'équipe) avec sa réponse au défi ! Cela maintient la nécessité de réviser entre les séances.

Enfin, le contrôle

Avant le contrôle (plus traditionnel, lui), une "évaluation blanche" est proposée : c'est le contrôle de l'an dernier sur le chapitre, pour s'entraîner, avec là aussi un corrigé disponible. Le "gros" contrôle trimestriel contient toujours un certain nombre d'éléments repris de toutes les activités qui ont précédé (des questions du quiz, un exercice de la feuille bilan,...), ce qui rassure les élèves ; mais il y a évidemment des exercices nouveaux où il faut réutiliser les notions ou procédures acquises.

Une méthode énergivore

Les élèves sont totalement conquis par cette nouvelle façon de travailler en physique et en SVT, et Mireille ne se voit pas elle non plus revenir en arrière. Elle est enfin à côté de ses élèves, avec eux ; et ils sont bien plus actifs et autonomes, ils travaillent davantage ! Elle a instauré cette pratique petit à petit, d'abord sur quelques chapitres seulement ; puis, au fil des ans, à mesure qu'elle fabriquait tout ce dont elle a besoin (la capsule vidéo, les quiz, les projets,...), elle fonctionne ainsi presque toute l'année. L'inconvénient majeur, selon elle, est le temps que cela prend : le temps de savoir réaliser une vidéo agréable, pédagogique et de qualité (produire toutes les vidéos lui a pris plusieurs années) ; le temps de concevoir et réaliser toutes les fiches et feuilles nécessaires... Il faut être très organisé : gérer les classeurs d'équipe, le matériel ; avoir fait toutes les photocopies et les avoir placées dans le classeur en temps et en heure ; il faut aussi gérer un grand nombre de "petites" notes en plus du gros contrôle trimestriel. Il faut être inventif pour les projets ; heureusement, Mireille partage beaucoup avec des collègues sur Internet, et sa participation à un congrès sur la classe inversée, en été 2016, lui a apporté beaucoup d'aide et d'idées ! *Last but not least*, me dit-elle en souriant, il faut beaucoup rassurer les parents, très désarçonnés par cette démarche, bien leur expliquer, écouter leurs inquiétudes, les convaincre... Mais quand on sait que de toutes façons les exercices sont de moins en moins faits à la maison, ou pas faits individuellement (Internet et les réseaux sociaux développent une "entraide" qui est en fait de la simple copie pour les élèves faibles ou paresseux), on voit bien qu'il est de plus en plus bénéfique de faire faire les exercices en cours, sous la surveillance et avec l'aide de l'enseignant !

Pas une méthode miracle

En conclusion, Mireille m'assure qu'il faut avant tout que l'enseignant se sente "en accord" avec sa pratique, sa façon de faire, que la méthode qu'il adopte lui plaise, lui convienne ! Pour sa part, elle se sent à présent bien plus à l'aise ainsi qu'en faisant un cours magistral et des exercices corrigés au tableau pour toute la classe à la fois. Mais, prévient-elle, pas la peine de se lancer à reculons dans la *pédagogie inversée,* parce que c'est tendance, que tout le monde en parle, que ça fait moderne, ou qu'un inspecteur y incite : on est bien plus efficace en faisant un cours avec plaisir et conviction, qu'en courant après des modes auxquelles on n'adhère pas sincèrement ! Il faut être convaincu par ce qu'on fait, et la façon dont on le fait. Enseigner réclame de l'énergie, de la passion, de l'authenticité ; et cela, aucune méthode-miracle ne permet d'y parvenir.

Propos recueillis par C. Réalini
Île-de-France

Qu'est-ce que l'innovation à l'école ?

Un inspecteur de circonscription de notre département a demandé aux conseillers pédagogiques départementaux de recueillir des actions innovantes dans les écoles. Pour savoir déceler ce que sont les activités innovantes, il a donné à chacun une synthèse du rapport 2017 du Conseil National de l'Innovation pour la Réussite Éducative (CNIRE).

Le point de départ de cette action est *"L'urgence de la lutte contre les inégalités"* pour travailler plus efficacement au service de la réussite de tous les élèves et construire une école plus efficace et plus juste. Ce rapport s'appuie sur le rapport du Conseil National d'Évaluation du Système scolaire de 2016 *"Inégalités sociales et migratoires : comment l'école amplifie-t-elle les inégalités ?"*, le rapport PISA 2015, montrant une relation forte entre les performances et le milieu socio-économique, et enfin le rapport IGEN (Inspection Générale de l'Éducation Nationale) de 2015 de Jean-Claude Delahaye *"Grande pauvreté et réussite scolaire"*.

> *"Une pratique innovante est une action pédagogique caractérisée par l'attention soutenue portée aux élèves, au développement de leur bien-être, et à la qualité des apprentissages. En cela elle promeut et porte les valeurs de la démocratisation scolaire. Prenant appui sur la créativité des personnels et de tous les élèves, une pratique innovante repose également sur une méthodologie de conduite du changement. Le partenariat permet à l'équipe d'enrichir son action grâce aux ressources de son environnement. Chacun de ces points ne suffit pas à lui seul, mais, combinés, font d'une action une pratique innovante dans sa conduite et ses effets".*
>
> Définition du CNIRE 2014.

L'innovation est un droit à l'expérimentation. Elle ne doit pas rester individuelle mais être partagée, débattue, diffusée au sein de l'équipe. Plutôt que d'enseignants innovants, il vaut mieux parler d'enseignants dans une démarche de recherche. Il faut valoriser ce qui se fait déjà. Il est important de mettre en évidence et d'analyser la dimension collective et institutionnelle qui permet aux projets de se développer, de se diffuser et de survivre à leurs initiateurs, car ce qui fait le succès d'une innovation, c'est sa diffusion et sa pérennisation.

La plupart des enseignants perçoit le discours institutionnel comme injonctif et culpabilisant, où se prescrirait un idéal irréaliste qui méconnaîtrait la réalité du terrain et leurs pratiques. Certains d'entre eux ont quitté le système public, car ils le considèrent incapable d'évoluer et d'accepter les expérimentations, pour aller travailler dans des écoles privées hors contrat. Cela encourage les autres enseignants à avoir une vision biaisée de l'innovation et à la refuser au nom d'une logique de défense du service public. Il est indispensable de sortir de ce piège : il faut résolument se situer dans la défense d'un **service public efficace, capable d'évoluer et au service de la réussite de tous.**

L'innovation doit associer les trois points suivants :

• la recherche nécessaire d'un assouplissement des rigidités pédagogiques, professionnelles ou institutionnelles afin de gagner de l'efficacité et de la liberté dans le travail.

• la nécessité de renforcer la capacité des acteurs en élargissant leur espace d'initiative et d'action et en augmentant leurs compétences et leurs responsabilités.

• elle doit impliquer le changement des conditions organisationnelles et des changements institutionnels.

La définition du processus de l'innovation par l'Inspection Générale peut se résumer avec les mots suivants :

• Nouveauté : créativité, remise en cause des routines, trouver des solutions originales et adaptées à la situation ou au contexte.

• Valeurs : **on n'innove pas pour créer une école rêvée et élitiste mais pour améliorer l'école existante.** On innove pour répondre à une nécessité et à des principes.

• Pouvoir : l'innovation est à la fois un levier au service de la transformation du système éducatif et le produit d'une tension entre la volonté affichée et les résistances exprimées.

• Changement : **il ne s'agit pas de "changer pour changer" mais parce que le changement est nécessaire.** La conduite du changement doit se faire au plus près du terrain, dans une logique de réseau et en privilégiant les changements qui s'appuient sur l'existant et les pratiques réelles.

On peut apprendre à innover en travaillant en équipe, avec des partenaires (intervenants extérieurs, parents), en analysant ses pratiques, en adoptant une posture réflexive, en installant une logique de recherche et d'expérimentation.

Un système scolaire qui favorise les élèves rapides, à l'aise, qui comprennent les attentes de l'école et sont aidés par leurs familles, ne permet pas assez aux autres enfants (notamment ceux des milieux populaires) de trouver du sens à l'école dans ses contenus et ses méthodes. Ils peuvent ainsi ressentir un décalage, voire une méfiance vis-à-vis de l'école.

La pédagogie peut lutter contre les inégalités :

• Il faut fabriquer de l'explicite et donner la motivation pour faire en sorte que les apprentissages soient reliés à des questionnements dans des situations pédagogiques vivantes. Il faut **fabriquer des alliances éducatives avec les parents**, surtout ceux qui sont les plus éloignés de l'école.

• Il faut exiger la personnalisation et la différenciation, faire sens par une pédagogie où les attentes sont clairement énoncées, utiliser une évaluation qui valorise au lieu de sanctionner, avoir des pratiques articulant travail des contenus et travail des méthodes, favoriser la mixité sociale et scolaire.

• Il faut finalement conjuguer bienveillance et exigence : changer notre regard, **assumer collectivement nos difficultés plutôt que de les supporter seul dans sa classe. Cela permet de voir ces difficultés comme des enjeux professionnels et non comme des problèmes personnels.** La co-observation fait évoluer les pratiques et les représentations pédagogiques et la coproduction vers un objectif commun est porteuse d'un développement riche d'effets positifs.

L'école ne peut pas supprimer les inégalités mais elle doit tenter de réduire les écarts. Elle ne doit surtout pas les aggraver.

Si on veut innover pour une école plus efficace, il faut des objectifs clairs, une évaluation mettant en regard les moyens et les résultats, des moyens adaptés selon les structures et une capacité à transmettre son expérience. Les membres d'une équipe innovante sont invités à écrire sur leurs pratiques et à en permettre la diffusion.

Les chefs d'établissements ont un rôle d'accompagnateurs et de facilitateurs : ils veillent aux conditions d'un travail collégial, valorisent les initiatives pour une prise de responsabilité, favorisent l'acquisition de nouvelles compétences par l'action et la formation, développent l'autoévaluation, identifient des compétences collectives pour la transmission des actions innovantes.

Cela créera un réseau d'établissements et favorisera l'émergence d'une communauté éducative apprenante qui aura dé-privatisé les pratiques enseignantes.

Catherine Listrat
Auvergne

Ce texte est adapté d'un document de travail fourni aux conseillers pédagogiques départementaux par un inspecteur de circonscription chargé des projets innovants.

Innovation pédagogique, mythes et réalités

André Tricot est professeur de psychologie cognitive à l'ESPE (École Supérieure du Professorat et de l'Éducation) de Toulouse. Il est aussi membre du laboratoire Cognition Langues Langage Ergonomie.

Sa recherche s'est orientée ces dernières années sur les processus d'apprentissages, liés au numérique ou à l'innovation pédagogique et la fonction de l'école dans la société. Il aborde tous les niveaux de l'école, de la maternelle à ses étudiants en université.

Il replace tout d'abord l'action pédagogique dans la prise en compte de **deux types d'apprentissage**, qu'il analyse. Cette base de la conceptualisation de l'enseignement est développée ensuite dans l'observation de ce que l'on regroupe sous le terme générique "d'innovation pédagogique".

Adaptatifs (implicites)	*Non-adaptatifs (explicites)*
Interaction avec l'environnement Les relations sociales À base d'automatisme	Apprendre des connaissances qui ne servent à rien au moment où on les apprend (rapport au Temps/effort/motivation/stratégie) Au moment où j'apprends, je sais que je suis en train d'apprendre : apprentissage de réflexion, de raisonnement (expliciter son mode de pensée)
• Connaissances primaires (maturation imprégnation)	• Connaissances secondaires (construction d'un individu)

Buts et moyens

Identiques : on apprend ce que l'on fait et on fait ce que l'on apprend	Tâche scolaire à distinguer du but d'apprentissage
L'attention est plus importante C'est un processus inconscient, sans effort, rapide, fondé sur l'immersion	***L'attention*** est une condition nécessaire C'est un processus conscient, avec effort, lent, fondé sur l'enseignement, la pratique délibérée, intense, dans la durée.

Les moteurs de l'apprentissage sont :

Les relations sociales Les interactions entre pairs L'exploration de l'environnement	Fondés sur la pratique délibérée et sur l'enseignement donc avec : soutien, guidage, étayage
La généralisation est facile	La généralisation est très difficile

La ***motivation*** ne joue aucun rôle

Apprendre c'est grandir

Grandir a une forte composante adaptative.
Apprendre a une forte composante secondaire.

L'école existe parce que grandir ne suffit pas !

Exister c'est sentir (JJ Rousseau)

Exister c'est comprendre (Victor Hugo)

La ***motivation*** est intrinsèque

Grandir est différent d'apprendre

Cela induit la différence entre la tâche et le but d'apprentissage. Dans un apprentissage adaptatif, je fais ce que j'apprends, j'apprends ce que je fais. Dans un apprentissage secondaire, un processus d'apprentissage se met en place à partir de la prise de conscience qui entraine parfois la mémorisation, parfois la compréhension, parfois la conceptualisation. Il suppose que l'enseignant propose un environnement adapté (donc innovant).

Notes prises lors de :
- "Grandir et apprendre, deux synonymes ?" *Conférence lors du congrès annuel AGGEM (association générale Des enseignants d'école maternelle) Albi 2017.*
- "La place du numérique dans les apprentissages, état de la recherche", *séminaire des Inspecteurs de l'Éducation Nationale, ESENESR (École Supérieure de l'Éducation Nationale de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche).*
- "Apprendre avec le numérique", *séminaire des Inspecteurs de l'Éducation Nationale, ESENESR*

Apprendre avec le numérique

Dans la collection "Mythes et réalités", André Tricot analyse, entre discours de convictions et recherches scientifiques, l'innovation pédagogique et les apprentissages par le numérique.

Entre les mythes de l'innovation pédagogique et ceux de l'apprentissage par le numérique, André Tricot nous emmène sur les chemins de la prise de conscience de notre pédagogique, de nos choix didactiques, en un mot de nos pratiques enseignantes.

On constate, en parcourant les thèmes abordés : le travail de groupe, la manipulation, les sources de la motivation, la pédagogie par projet, la classe inversée, l'approche par compétences, l'apprentissage par le numérique, et le mythe des "digital natives" qu'André Tricot évoque les principales postures de l'enseignant.

En conclusion, il nous dit qu'il ne peut pas tracer de portrait-robot du bon enseignant (sous-entendu l'enseignant innovant). À l'instar de Roland Goigoux qui affirme de son côté que *"enseigner n'est pas une science"*, il précise qu'il n'existe pas de recettes, parce qu'enseigner c'est complexe.

"C'est un métier de la conception", nous dit-il "où chaque situation d'enseignement est différente, conçue spécifiquement pour que ces élèves-là apprennent cette connaissance-là pendant ce temps-là dans ce lieu-là".

"C'est un métier de la relation, où il faut réussir ensemble, l'enseignant à enseigner, les élèves à apprendre".

Même si le numérique a envahi nos vies, qu'il facilite notre accès aux supports d'enseignement, il requiert chez l'élève de nouvelles connaissances. Il ne modifie pas les tâches mais parfois les conditions de leur mise en œuvre, lorsque l'enseignant le juge utile (ici, maintenant, pour ce groupe d'élèves).

En conclusion, pour André Tricot, ce que l'on rassemble sous le vocable "innovation" n'est que l'adaptation juste d'un enseignement à un public d'élèves. C'est une attention portée à chacun et à tous, en utilisant des moyens pédagogiques divers, en particulier le numérique. Cependant l'utilisation du numérique en classe n'est pas forcément synonyme d'innovation pédagogique !

Sylvie Paquet
IEN
Centre Val-de-Loire

1/ André Tricot, L'innovation pédagogique *et* Apprendre avec le numérique, *Ed Retz, mythes et réalités.*

Quand le jeu permet de renouveler l'approche du latin

Lorsqu'on interroge les enseignants, notamment du second degré (collèges et lycées), sur les raisons qui les ont poussés à choisir cette carrière, une réponse revient toujours : *"J'avais envie de transmettre mon amour de la discipline"*. C'est en effet le goût d'un domaine de connaissances qui pousse les futurs enseignants à passer les concours. Et ce goût est souvent né d'un professeur ou d'une enseignante qui parlait de sa discipline avec enthousiasme et passion.

La professeur de Lettres Classiques que je suis ne déroge pas à cette règle. Mais cette envie de transmettre s'est rapidement accompagnée d'un autre objectif qui est, celui-ci, plus spécifique à l'enseignement des langues anciennes : l'innovation pédagogique. Les professeurs ont toujours à cœur de se renouveler, soit parce que les programmes changent, soit par envie personnelle. Mais pour l'enseignant de latin et de grec ancien, cette innovation pédagogique est impérative !

Les dernières réformes (notamment celle du collège) n'ont guère été favorables à l'enseignement des langues anciennes. Plus que jamais, les professeurs de collège ont dû lutter pour faire vivre ces langues dites mortes ou même "crevées", comme je l'ai déjà entendu de la bouche d'un chef d'établissement. Il faut alors redoubler d'efforts et de persévérance pour attirer de nouveaux élèves et les convaincre que notre monde a plus que jamais besoin de futurs citoyens ayant conscience de l'héritage humaniste que renferment le latin et le grec ancien.

À cette fin, j'ai cherché un moyen de promouvoir l'étude des langues anciennes (plus particulièrement du latin) dans mon petit collège de la banlieue rouennaise, classé en Éducation Prioritaire. C'est ainsi que j'ai mis en place un événement, devenu désormais incontournable et réclamé tous les ans par les élèves et les enseignants : l'après-midi antique.

Je ne vous cacherai pas que cela demande un travail important (en temps et en préparation) et beaucoup de stress dans les jours qui précèdent la manifestation. Mais je peux vous l'assurer : le jeu en vaut la chandelle !

Si je devais essayer de résumer le concept, il s'agit d'un jeu de pistes, à la taille d'un collège. Pour que cela fonctionne, une après-midi entière est banalisée (plutôt en fin d'année scolaire) : exceptionnellement, tous les cours sont annulés. Les élèves latinistes sont en charge de l'animation tandis que les autres élèves de l'établissement participent au jeu, en suivant une feuille de route qui les mènera dans différentes salles du collège. Les élèves non-latinistes sont donc répartis en équipes, en l'occurrence 20 équipes de 15 élèves environ, mélangeant le plus équitablement possible les filles et les garçons parmi tous les niveaux, 6e-5e-4e-3e. C'est aussi l'occasion de favoriser encore davantage la mixité et de faire travailler les élèves en groupes, en leur imposant leurs co-équipiers. Chaque équipe est encadrée par un ou deux adultes de l'établissement, habituellement présents lors du créneau retenu (enseignants mais aussi équipe de vie scolaire).

En quoi consiste "l'animation" dont les élèves latinistes sont en charge ? Il s'agit d'un petit atelier, un jeu, un stand, une épreuve. Cette activité est très courte (pas plus de 5 minutes) car l'organisation nécessite que les équipes passent par tous les ateliers (au nombre de 20) et qu'elles tournent toutes les 5 minutes. Il peut s'agir d'un quiz, d'un chamboule-tout, d'une course en sac, d'un rébus… L'activité doit être fondamentalement ludique, rapide et propice à la compétition.

Dans le même temps, il est essentiel que cette activité soit reliée de très près à l'étude du latin : déclinaisons, civilisation, histoire de Rome, mythologie, œuvres d'art… On ne doit jamais perdre de vue que l'objectif est pédagogique : les élèves joueurs doivent avoir appris un élément lié à l'Antiquité avant de sortir de la salle. Les élèves organisateurs (les latinistes) attribuent à la fin de l'activité une note sur 10 à chaque équipe. Cette note est arrêtée en fonction de la réussite plus ou moins importante à l'activité. Les équipes cumulent donc un nombre de points pouvant atteindre au maximum 200 points.

Lorsque les équipes ont participé à l'ensemble des activités, l'après-midi est déjà bien avancée : il faut compter 1h 40 d'activités et souvent 10 minutes en amont pour faire l'appel et expliquer le déroulement. Ensuite, vient le temps où les équipes calculent leur total de points autour d'un goûter offert par le collège. Enfin, nous procédons à l'annonce des résultats. Les 20 équipes sont classées et celle qui remporte le maximum de points repart avec un cadeau.

Tous les ans, ce cadeau cherche à allier l'aspect ludique et pédagogique. Il peut s'agir d'un livre de la saga *Percy Jackson*, mettant en scène un jeune héros américain plongé dans le monde de la Grèce antique, ou d'un ouvrage sur la mythologie gréco-romaine, sous forme de BD, par exemple.

Cet événement permet de marquer les esprits et parfois de créer des envies dans la tête des élèves de 6e , potentiels futurs élèves de latin. Je le couple souvent, à seulement quelques jours d'intervalle, avec une visite de ma part dans chaque classe de 6e, visite d'une heure pendant laquelle je leur présente l'enseignement du latin. Cela permet d'anticiper sur les conseils de classe du 3e trimestre pendant lesquels les élèves de 6e devront faire le choix de l'option latin.

C'est aussi l'occasion pour les élèves latinistes de voir leur investissement valorisé. Ils sont souvent très fiers d'organiser cette après-midi parce qu'elle leur permet de présenter leur travail à l'ensemble du collège. Afin que les jeux et les thèmes soient variés, je leur impose de construire une activité dont les éléments de réponse seront en rapport avec le programme étudié en latin. Pour les 5e, il s'agit souvent de la mythologie et de la fondation de Rome, tandis que les 4e travailleront plutôt sur la République et les grands monuments romains. Pour les 3e, c'est l'Empire qui sera mis à l'honneur.

Tout cela ne serait pas possible sans le soutien de mon administration et de mes collègues. Pour donner de la visibilité à cet événement, nous l'avons inscrit depuis deux ans dans le cadre d'une semaine européenne. Chaque jour est consacré à une langue étudiée au collège : anglais, allemand, espagnol et latin. Des activités thématiques sont organisées et des repas à thème sont proposés à la cantine. C'est donc avec grand plaisir que je me replonge chaque année dans le *De re coquinaria d'Apicius* (traité de cuisine) afin d'élaborer avec notre chef cuisinier le repas antique qui précédera l'après-midi festive.

Cette manifestation a clairement été un atout pour mon recrutement d'élèves latinistes (ainsi que l'organisation récente d'un voyage à Rome). Quand je suis arrivée dans mon établissement en septembre 2013, il y avait 53 élèves latinistes et/ou hellénistes. En cette rentrée 2017, cet effectif s'est élevé à 72 élèves, uniquement latinistes, dans un contexte de diminution du nombre d'élèves dans notre établissement (316 élèves en enseignement général en 2017).

L'innovation pédagogique est ici au service de la survie de l'enseignement des langues anciennes. Si l'on fait preuve de scepticisme devant ce qui pourrait ressembler à une activité relevant plutôt de la colonie de vacances ou du centre aéré (je sais de quoi je parle, j'ai moi-même été animatrice en accueil de loisirs, et j'en garde une excellente expérience), il faut être convaincu que le pédagogique et la découverte du latin sont en réalité au cœur de ce projet. Comme le disait Lucrèce dans son *De Rerum Natura*, IV, v. 11-25, et que je paraphrase ici, **il faut parfois recouvrir la coupe de miel si l'on souhaite faire passer le médicament amer aux enfants.** C'est ainsi qu'on peut espérer convaincre nos élèves que le latin n'est pas rempli d'amertume mais qu'il abonde au contraire de plaisirs insoupçonnés, si tant est qu'on soit parvenu à les capturer avec un peu de miel…

Morane Le Deunf
Professeur de Lettres Classiques
en collège
Seine-Maritime

Apprendre sans s'en apercevoir ?

Apprendre en dormant, jeux sérieux, les apprentissages peuvent-ils se faire sans conscience ? !

Anecdote

Lorsque ma fille est entrée au CP, l'enseignante a convié les parents deux jours avant la rentrée afin de faire connaissance d'elle-même, de la classe, et de sa manière de travailler. Cet échange était important car l'école était en regroupement pédagogique, certaines familles ne connaissaient pas concrètement les locaux et aussi parce que des familles étaient comme on dit *"fort éloignées de l'école"*, c'est-à-dire en difficultés sociales. Une mère a fait le lien à ce sujet : sa fille entrait au CP, alors que son fils y avait été l'année précédente. Elle a reconnu devant le groupe toute la méfiance qui était la sienne lors de la rentrée précédente car originaire de l'autre village, et ayant un grand manque de confiance en l'école, pour dire ensuite sa gratitude et son enthousiasme devant le travail accompli par la maîtresse du CP.

Tout cela pour dire que cette collègue faisait un travail sérieux et attentif avec les enfants.

Toutefois, je me suis insurgée contre le discours rassurant – lénifiant ? - qu'elle a tenu alors aux parents. Elle a expliqué que certes le CP était une année complexe, qu'en effet c'était l'année où nos enfants allaient apprendre à lire et que c'était évidemment une année primordiale, mais que nous ne devions absolument pas nous inquiéter car *"ce sera ludique, ils ne vont pas s'en rendre compte" !*

Apprendre sans s'en rendre compte, dans une ambiance uniquement ludique ? C'est-à-dire amusante, divertissante, récréative ?

Cette conception de l'apprentissage ne me paraît pas correspondre à la réalité et tenir plutôt de l'affabulation ; j'ai eu l'impression qu'elle était la prestidigitatrice d'un mauvais cirque, tentant de nous faire prendre des vessies pour des lanternes. Lorsque ce fut mon tour de parler, je me suis dénoncée comme enseignante dans le secondaire, et j'ai expliqué que le plus grand problème que nous rencontrions – et que nous rencontrons toujours ! - c'était le manque de goût pour l'effort intellectuel, et même la méconnaissance de la nécessité de cet effort pour apprendre. Je me suis élevée contre cette idée qu'apprendre ne pouvait être que facile, que l'on pouvait apprendre sans s'en apercevoir et que la connaissance s'infusait dans les cerveaux telle un sachet de thé.

La comparaison qui m'est alors venue à l'esprit, c'est celle de ***"la montée d'un col à vélo"*** : qui peut dire que c'est agréable d'appuyer sur les pédales durant des kilomètres et des kilomètres pour atteindre après des heures d'un effort musculaire volontaire et acharné, un col alpin ? Alors pourquoi le faire ? Eh bien, on le fait pour se dire qu'on a cette capacité, ce courage physique, pour notre conscience de soi, et aussi pour la vue sublime qu'on trouve là-haut et pour les sensationnels vertiges de la descente ! Et apprendre, c'est pareil ! C'est un effort, parfois très pénible, qui nécessite d'y revenir, de répéter, reprendre, refaire, mais au bout on a l'indépendance, l'autonomie. La liberté de celui ou de celle qui sait lire, écrire, compter, qui sait analyser, réfléchir, mettre en ordre, qui sait parler d'autres langues est à ce prix et il n'est pas trop lourd. Il n'est pas trop lourd en effet car c'est l'alternance entre l'effort et la facilité, entre le travail et le loisir, entre la peine et la joie qui construit la vie.

Et qu'arriva-t-il alors ? Je fus accusée de vouloir du mal aux enfants, d'être une méchante mère et une méchante enseignante !

Réflexions

Bien évidemment, on sait que depuis l'antiquité, les adultes se plaignent de la paresse des plus jeunes. Ces parents n'avaient-ils pas raison ?

Il me semble que, selon ce que j'observe de ma petite expérience, il y a eu un changement dans l'analyse des comportements scolaires.

En effet, lorsque durant toute l'année de 1ère, j'ai refusé de suivre un seul cours de mathématiques, je n'ai jamais pensé que c'était la faute de la prof ! C'était ma décision, décision que j'ai revue l'année suivante pour passer le bac lettres-maths…

Il y a près de 30 ans, un élève de 1ère BTA (Brevet de Technicien Agricole, alors équivalent du bac au ministère de l'agriculture avant la création des bacs technologiques) s'est exclamé, suivi par toute la classe : *"Madame, vous savez, le jour où on a décidé de ne rien faire, vous pouvez tenter tout ce que vous voulez, on ne fera rien quand même !!!"*.

On pourrait alors me répondre que l'apprentissage ludique aurait alors toute sa place et que telle une prestidigitatrice, je pourrais manipuler esprits et regards et faire croire à mes classes qu'elles ne font rien alors même qu'elles travaillent et apprennent ?

Est-ce possible ? Les recherches en psychologie cognitive

nous disent que non, qu'il faut la conscience d'apprendre, la lenteur, et l'attention.

Certes, il est bien de la responsabilité de l'enseignant ou de l'enseignante de donner envie, de proposer des activités correspondant aux capacités à acquérir, de soutenir aussi et de guider avec bienveillance. Il n'est pas question ici de rejeter cette mission, elle est la nôtre. Ne peut-on penser toutefois que de la confusion est née entre l'idée d'apprentissage et celle du jeu et que les notions développées par les pédiatres dans les années 70 et 80 n'ont pas été bien comprises et surtout ont été utilisées à mauvais escient ?

En effet, on ne laisse plus, depuis ces années-là, un petit enfant rêver tranquillement à regarder le ciel, les adultes autour de lui. En permanence dès sa naissance, on lui impose des objets – industriels – au-dessus de son berceau, de son siège, qui bougent, et parfois même font du bruit. On s'inquiète s'il n'interagit pas en permanence, comme si toute minute sans réaction était une minute perdue. Or, en agissant ainsi, en tentant d'accaparer en permanence l'attention de nos enfants, on les empêche de se poser, de prendre du temps, de comprendre la lenteur et l'attention persévérante, tout ce qui est indispensable pour apprendre.

Par contre, aujourd'hui les enseignantes et enseignants de maternelle font face à un autre problème – plus grave semble-t-il – : des enfants qui n'ont jamais rencontré le regard bienveillant, interrogateur, encourageant, fâché, attendri, joyeux, de leurs parents esclaves de leurs écrans…

Sylvie Debord
Bourgogne Franche-Comté

Sur les traces d'Ulysse

Daniel Mendelsohn s'est fait connaître des lecteurs français il y a dix ans avec "Les Disparus", un récit qui a connu un certain retentissement. Issu d'une famille américaine, juive new-yorkaise, il se lançait à la recherche des autres branches de la famille, restées en Europe et dont beaucoup de membres avaient disparu dans la Shoah.

Aujourd'hui, ce livre *Une odyssée* est sous-titré *Un père, un fils, une épopée*. C'est un pavé de plus de 400 pages, qui mêle astucieusement une étude réelle de l'Odyssée, le poème bien connu, et le récit de la relation de l'auteur à son père. Ce livre, dédié à sa mère, est rédigé alors que son père est décédé, décès présent par ailleurs dans le texte.

Le prétexte, s'il en est besoin : le fils, Daniel, c'est-à-dire l'auteur, est professeur de littérature classique dans une université de la côte est des États-Unis, non loin de New York. Le père, alors âgé de 81 ans, demande au fils s'il pourra assister à son prochain séminaire sur l'Odyssée.

L'ouvrage rend compte des séances du séminaire, marquées par des prises de parole du père. Le fils craint ces interventions, elles le dérangent, mais elles l'incitent aussi à réfléchir sur ses relations avec son père ainsi que sur les grands thèmes de l'Odyssée, revus à la lumière des relations familiales. En fait, c'est plutôt l'inverse : les relations familiales, fils-père et père-fils, époux-épouse, le père dans la famille, tout est relaté par rapport aux épisodes de l'Odyssée.

Ainsi, le lit dans lequel dormait Daniel Mendelsohn quand il était enfant, devenu lit d'appoint dans son appartement de fonction, a été fabriqué autrefois par son père, ce qui nous renvoie, bien évidemment, au fameux lit du couple Ulysse-Pénélope, taillé dans une souche d'olivier autour de laquelle le palais d'Ithaque a été construit.

La réflexion sur la relation père-fils ancrée dans le séminaire sur l'Odyssée ne s'arrête pas à la fin des quatre mois d'étude. Elle se prolonge lors d'une croisière en Méditerranée, intitulée *Sur les traces d'Ulysse*, croisière qui devait arriver à Ithaque mais les vents, les dieux (?) en ont décidé autrement.

L'auteur, nourri de l'Odyssée, s'en inspire visiblement dans la conception même de son livre. Il ne s'agit pas du tout d'un récit linéaire, mais d'une composition circulaire, en boucles, nourrie de nombreuses digressions, comme de répétitions. Ainsi, le thème des funérailles, des rites, de la nécessité du tombeau revient fréquemment tout au long de la lecture de l'Odyssée de même que la mort du père est relatée à deux reprises, au tout début et à la fin du récit. On peut sans doute considérer ce livre comme le tombeau qu'un fils a élevé à la mémoire de son père.

Jacqueline Xhaard-Bourdais
Angers

Une odyssée un père, un fils, une épopée *Daniel Mendelsohn, éd. Flammarion, 2017*

L'inspecteur de l'Éducation Nationale : manager, homme-orchestre ou troubadour ?

Ce titre un peu provocateur a pour but d'introduire le lecteur à la complexité et aux nuances de ce corps créé par Talleyrand sous le consulat, qui a évolué au cours des siècles et s'est structuré en 1960 sous la forme qu'on connaît aujourd'hui[1].

La figure de l'inspecteur de l'Éducation Nationale (IEN) en enseignement primaire reste un peu figée dans la représentation collective du grand public, voire des enseignants ; son rôle et ses missions ont cependant énormément évolué au cours des dernières décennies.

Trois décrets (1990, 1999, 2004) définissent ses activités qui se sont élargies et complexifiées. On est loin du vieux monsieur un peu sévère qui débarquait un beau jour dans une classe, de temps en temps et de manière aléatoire et arbitraire.

Le contrôle de "la manière de servir" (sous-entendu l'État) et l'évaluation de l'action pédagogique ne sont plus qu'une petite partie du travail d'inspecteur.

C'est un homme et, signe des temps, de plus en plus souvent une femme, à la fois conscient.e des enjeux de l'Éducation, garant de la qualité du service public et soucieux.se des personnels placés sous son autorité.

Outre des compétences techniques et pédagogiques liées à la connaissance du système éducatif et des enseignements de l'école primaire, il faut posséder des aptitudes à la gestion d'équipes, tout d'abord de circonscription avec le secrétariat, les conseillers pédagogiques et les différents intervenants qui prêtent leur concours à la mission de service public de l'École, mais aussi les quelques 300 enseignants[2] placés sous sa responsabilité.

J'aime l'image d'homme-orchestre, plutôt que de manager, terme anglophone générique et finalement pas assez précis pour qualifier ce cadre de l'Éducation nationale qui assure des missions nombreuses et variées.

En effet pour tout ce qui est de l'ordre de l'impulsion, l'animation et la formation, des qualités de relations humaines sont indispensables. Aimer échanger, découvrir, sans avoir peur d'être la personne représentant l'autorité, est une condition à l'exercice des responsabilités inhérentes à la fonction. L'équilibre indispensable entre l'accompagnement des personnels et leur évaluation passe par un grand respect des personnalités et des vécus de chacun.

L'expertise didactique et pédagogique, le conseil en matière de politique éducative, ainsi que la contribution au fonctionnement de l'institution mobilisent des savoirs multiples : management, connaissances historiques et administratives du système éducatif, culture déontologique et juridique, conceptualisation de l'évaluation, maîtrise du numérique, aussi bien dans l'utilisation des bases de données que la réalisation de documents.

On peut avoir l'impression, de loin, qu'un moule sert au recrutement et que l'institution façonne son personnel. Ce n'est pas une réalité. Chacun arrive avec ses talents et les met au service de l'institution. Certainement le respect de règles plus ou moins tacites "formate" la personne superficiellement, cependant la gestion du quotidien s'exerce en toute liberté et confiance.

C'est là que la personnalité et les choix personnels de l'IEN interviennent dans son pilotage : entre le pilotage strict par chiffres et le pilotage à vue, il y a un équilibre à trouver, des leviers à privilégier et des arbitrages visant l'intérêt et le bien-être de tous (élèves et enseignants). L'importance des réalités locales sous-tend le discernement pour créer des opportunités et les stratégies d'accompagnement. Le chemin passe en effet par l'analyse du contexte, la perception des talents de chacun et la diffusion de bonnes pratiques ; des instructions ministérielles au terrain, la conduite d'actions partenariales, la communication et le développement des compétences des personnels sont au cœur du métier de l'inspecteur ou de l'inspectrice.

Ce métier passionnant caractérisé par les rencontres multiples, hétérogènes et éclectiques dans des expériences humaines riches, me plaît énormément, bien que des moments de découragement entravent parfois la foi placée dans cette mission. Que l'École soit maintenant et clairement depuis une quinzaine d'années au centre des préoccupations politiques, fragilise les convictions personnelles, déstabilise les engagements philosophiques, éducatifs qui devraient être au-dessus de toute considération partisane.

Sylvie Paquet
Centre Val de Loire

1/ Le PPCR (Parcours Professionnels, Carrières et Rémunérations) réforme l'évaluation des personnels enseignants depuis le 1er janvier 2017 et change les missions et le fonctionnement des corps d'inspection.
2/ Moyenne d'une circonscription du premier degré en France.

Représentations de "l'ancien" aujourd'hui

Dans la société contemporaine, la tradition, c'est-à-dire ce qui relève du passé proche ou lointain, n'a pas bonne presse et ne fait pas le poids face au savoir scientifique ou au pouvoir de la technique.

Dans la société de nos pères, c'était la tradition qui faisait autorité, l'autorité étant la tradition. Ainsi tout ce qui avait été expérimenté ou essayé de manière satisfaisante durant les décennies précédentes ou bien tout ce qui faisait simplement partie des habitudes était une référence pour chacun. Les savoirs portés par les anciens, les pratiques familiales ou sociales faisaient autorité parce qu'ils étaient transmis par les générations antérieures. Dans la société traditionnelle, les savoirs nouveaux comme les découvertes de Galilée par exemple, étaient systématiquement disqualifiés.

Et puis, il y a eu la science qui, s'étant implantée sur le déclin du religieux, en a pris la place et s'est imposée comme faisant autorité sur chacun, sur les groupes et les sociétés. La science fait autorité aujourd'hui. Elle est associée à évolution, modernité, progrès. Mais qu'est-ce que la science ? C'est la nouveauté liée aux résultats des recherches découlant de la démarche scientifique (sciences exactes et sciences humaines). Il n'y a jamais eu autant qu'aujourd'hui de chercheurs-trouveurs publiant leurs travaux et imposant de nouveaux modèles, de nouvelles pratiques aux individus et aux groupes. L'éducation n'y a pas échappé avec les discours de Françoise Dolto, la pédagogie avec ses multiples réformes des programmes et des méthodes et la technologie avec la réforme du numérique notamment. Et par extension la nouveauté fait aussi autorité dans le monde des idées et dans la vie quotidienne, changeant presque en un clin d'œil nos représentations de l'individu, de l'enfant, de la famille, des institutions…

La nouveauté s'installe sur la critique du passé et la valorisation des dernières trouvailles. L'illustration la plus frappante concerne, à mes yeux, l'apprentissage de la lecture. La méthode syllabique, ayant été utilisée de manière plutôt satisfaisante par les instituteurs/trices durant des dizaines et des dizaines d'années, a été jugée progressivement inefficace et remplacée par la méthode de lecture globale. Celle-ci, qui avait paru plus prometteuse à la suite de recherches nouvelles en matière de difficultés scolaires, a eu par la suite ses détracteurs et a été abandonnée.

Les nombreuses réformes du système scolaire, des programmes, des méthodes semblent s'inscrire dans cette logique de valorisation de la nouveauté promue par les sciences humaines et notamment les sciences de l'éducation. Peut-être s'appuient-elles sur la croyance que la science ayant toujours raison, ces réformes peuvent être imposées aux enseignants sans concertation et n'ont pas ou peu besoin d'être évaluées avant d'être remplacées par la réforme suivante ?

La nouveauté qui impose comme principe que tout ce qui est passé est vieux, ringard, inefficace ou dépassé s'inscrit dans une logique typiquement adolescente. L'adolescence n'est-elle pas l'âge de la critique systématique de l'héritage légué par les générations antérieures pour faire table rase du passé et se construire par soi-même ? Il s'agit bien évidemment d'une illusion car l'adolescent(e) pioche dans l'héritage familial, social, culturel, mondial pour se construire une nouvelle identité à partir d'identifications élargies.

Entre tradition et modernité

Aucun être humain ne peut sans risque d'insécurité et de désarroi abandonner ce qu'il a fait ou ce qu'il a été pour adhérer et mettre en œuvre de nouveaux modèles. Nous nous développons dans l'enfance et évoluons au cours de notre vie en prenant appui sur ce que nous avons été. Le présent se construit sur le passé et se projette dans l'avenir. C'est ainsi que nous pouvons avoir le sentiment de continuité de nous-mêmes. C'est en conjuguant les temps de l'imparfait, du futur et du présent que nous sommes acteurs ou sujets de nos vies et non pas les objets d'une histoire personnelle et sociale qui s'écrit sans nous.

Édith Tartar Goddet
Psychosociologue
présidente de l'ap2e

Anciens amis, nouvelles rencontres

Avec les nouvelles possibilités de retrouvailles sur les réseaux sociaux et les surprises des synchronicités, j'ai retrouvé à peu près toutes les personnes qui avaient pris de l'importance à mes yeux il y a 35, 30 ou 25 ans.

Je les avais quittées à 10, 15 ou 20 ans, j'étais sans aucune nouvelle depuis, je les ai retrouvées grâce à Internet ou par le hasard. Le hasard, c'est celui d'un placement dans un TGV qui m'a une fois mise à côté du fils d'anciens amis. Quand on s'était quittés, il était à l'état de rêve. Entre temps, il était devenu étudiant dans l'école d'ingénieurs que j'avais fréquentée il y a 30 ans...

La première découverte est qu'au début, les retrouvailles sont faciles. Phénomène étrange : la perception visuelle des écarts d'âges est biaisée. J'ai l'impression que personne n'a vieilli...
Autre découverte, après un petit temps d'observation, et malgré d'éventuels changements de style vestimentaire : personne n'a non plus beaucoup changé dans sa façon d'être.
Très rapidement, la relation se rétablit comme il y a 20 ou 30 ans. Avec vraiment l'impression de s'être quittés la veille.

Arrive alors la deuxième étape des retrouvailles.
La relation que j'avais à 15 ans avec des aînés -cette relation nous pourrions l'appeler éducative-, à 40 ou 50 ans je voudrais la transformer. Passer à une relation d'adulte à adultes.
Une fois passée la joie réelle et partagée des retrouvailles, il faut se rendre à l'évidence : chacun, chacune, pendant vingt ou trente ans, a vécu sans l'autre. Alors quelle place reste-t-il pour lui, pour elle, dans nos agendas, dans nos vies et dans nos cœurs ? Qu'avons-nous maintenant envie de partager avec lui, avec elle, de temps, d'activité et d'intimité ?

C'est tout un travail, de mettre en place du neuf avec de l'ancien !

Un temps pour naître et un temps pour mourir...

En cette fin août caniculaire, alors que nous attendons une naissance imminente, la nouvelle redoutée tombe pendant le déjeuner : une de mes cousines bien-aimée est décédée à 54 ans après trois brefs mois de lutte contre la maladie décelée tardivement.

Le lendemain, naissance de ma petite-fille. Mystère de la mort, mystère de la vie qui commence. Une vie ancienne qui s'en va quand s'éveillent des horizons tout neufs pour une autre... Il paraît que cette situation est fréquente dans les familles comme si une personne nouvelle venait prendre le relais lorsqu'en disparaît une autre. La joie de l'arrivée de ce bébé n'arrive pas à juguler la tristesse qui m'assaille et je ne parviens pas alors à la savourer pleinement d'autant que resurgissent les sentiments mêlés éprouvés à la naissance de notre aînée dont la jumelle était mort-née.

Vendredi Saint, Pâques intimement confondus : O Christ Ressuscité, que je crois en Toi !

C. A.

Arbres au printemps - Photo Eugène Favreau

Luther et la modernité

L'importance de l'imprimerie

En septembre 1517, à l'église de Wittemberg, Luther affiche l'annonce d'une "disputatio" sur la grâce du Salut, selon la coutume de la scolastique médiévale. Aucune réaction. Le 31 octobre, il y affiche ses 95 thèses sur les Indulgences. Immense succès (150 000 exemplaires !) et début officiel de la Réforme. Pourquoi cette différence de réactions ? Luther a fait imprimer 90 exemplaires de ses thèses et les a envoyés à des princes laïcs et ecclésiastiques. Il a saisi l'importance de l'imprimerie récemment inventée. C'est la première manifestation de la modernité dont "Luther a ouvert les portes".

Le Pouvoir n'est plus "de droit divin"

Alors qu'elle demeure encore dans les ténèbres passéistes de sa réaction sociale contre l'insurrection paysanne de 1525 et dans un antisémitisme des plus virulents, on peut avancer que l'œuvre de Luther est déjà grosse de quelques caractéristiques de la modernité. Selon lui, le Pouvoir n'est plus "de droit divin", il se mérite. Et si l'Autorité s'égare, il est légitime de s'y opposer, fût-ce par la violence, comme le fera le pasteur luthérien Bonhoeffer. De même, la Vérité n'est plus révélée par une hiérarchie ecclésiastique qui en serait détentrice. Elle n'a qu'une source : la parole de Dieu dans l'Écriture, librement examinée grâce à l'impression de sa traduction et son utilisation liturgique en langue vulgaire. C'est là le germe de tous les "dissents" protestants qui fleurissent actuellement.

Le primat de la conscience

À la Diète de Worms (1521), Luther est incité à abjurer ses 41 "erreurs". Il refuse, en faisant appel à sa propre conscience "*contre laquelle il n'est ni sûr ni honnête d'agir*". Par là, il ouvre les portes à l'indépendance religieuse de l'homme. Ce "primat de la conscience" a mis des siècles pour être reconnu par l'Église romaine dans la Constitution *Gaudium et spes* (§16) de Vatican II. Cette aspiration à la liberté individuelle politiquement reconnue mettra deux siècles à germer dans les Lumières de l'Aufklarung. Et les Églises luthériennes seront à la pointe du combat qui aboutira à la chute du Mur en novembre 1989.

Le sacerdoce universel des fidèles

Le "scandale" du mariage de Luther avec une religieuse ne doit rien à la concupiscence. C'est pour lui une manifestation symbolique de deux aspects de sa pensée qui se révèleront comme des avancées vers la modernité. Contrairement à la pratique médiévale de la retraite monacale, la sainteté est à trouver en s'engageant dans le monde. Et la réussite de cet engagement est le signe que Dieu le bénit. L'importance du facteur religieux protestant dans l'essor du capitalisme a bien été analysée par Max Weber (†1920). Le 2e symbole de ce mariage est d'écarter la distinction médiévale entre clercs et laïcs par la théologie du "sacerdoce universel des fidèles". Luther libère ainsi les femmes de leur minorité sociale et religieuse. La femme n'est ni Marie la Vierge ni Eve la pécheresse, et son modèle se révèle en Sarah et en la Femme forte des "Proverbes".

Le Christianisme social était déjà en germe dans la pensée de Luther

Selon Luther, chaque être humain est en même temps pécheur et justifié par la foi. Il vit sous le regard du NON du Dieu qui le condamne et du OUI du même Dieu qui le sauve par sa seule Grâce. Le luthérien Hegel mènera à son terme cette semence de la dialectique qui voit en toute réalité humaine une chose et son contraire. Non seulement l'Église, mais toute société est "toujours réformée, toujours à réformer". Le "Christianisme social" était déjà en germe dans la pensée de Luther. Selon le titre d'une récente biographie (2017) Luther fut bien *"le coq qui annonce la modernité".*

Louis Touvier

Résumé de la 2° partie d'une intervention à l'Université du Temps Libre d'Annecy, 20 octobre 2017

Luther et le Vatican aujourd'hui

Inauguration

"L'année Luther", du 31-10-2016 au 31-10-2017, a été inaugurée à Malmö (Suède) par… le pape François, énième successeur de Léon X qui anathémisa Luther. Il fut accueilli par Madame Jackeleen Antje, archevêque(sse) à la tête de l'Église luthérienne de Suède. Au pied de la passerelle de l'avion pontifical, ils se sont tous deux affectueusement embrassés.

Comptez les nouveautés !

Timbre commémoratif

Pire encore. Le 31 octobre 2017 fut le jour de la très solennelle commémoration du 500° anniversaire de la Réforme en Allemagne. Ce même jour, les Postes Vaticanes ont osé émettre un très beau timbre commémorant ce même anniversaire. Au centre un crucifix très classique sur fond de la ville de Wittemberg, berceau de la Réforme. À la droite du Christ, Luther tenant en main la Bible ; à sa gauche Melanchthon avec la "Confession d'Augsbourg" (1530), base de la théologie réformée ; tous deux à genoux aux pieds du Crucifié… Luther en place de la Vierge, Melanchthon en place de Saint Jean ?… Étonnez-vous si les durs de la cathosphère ont crié à la folie et au scandale !

Louis Touvier

Hommage à Yves Calais

Les obsèques d'Yves, simples, sobres et pleines d'Espérance, à son image, ont eu lieu à Besançon le 20 janvier 2018.

Yves, homme d'une grande foi, respectait profondément toutes les personnes, quelles que soient leurs convictions. Sa sagesse, sa paisible modération, alliées à son immense érudition, ont nourri et enrichi ceux qui ont eu le bonheur de le côtoyer et de travailler avec lui. Excellent connaisseur des Textes Sacrés, féru d'art, en bon pédagogue, il savait captiver ses auditoires par des explications auxquelles il ne manquait jamais d'ajouter un ou des traits d'humour.

Yves a été le président de la Paroisse Universitaire dans les années 70 et a très activement participé à la vie du SIESC. En Franche-Comté, il a assumé de nombreux engagements. Il était, entre autres, un infatigable militant de l'œcuménisme et du dialogue interreligieux. Il appartenait au cercle Condorcet et intervenait sur RCF. C'est le message qu'il a rédigé pour l'antenne régionale de cette radio, à l'occasion de la fête de Pâques 2016, que nous choisissons de publier comme un précieux témoignage dans l'émotion du souvenir.

C'est Pâques, et c'est fête

Et c'est une fête de deux jours, avec le lundi de Pâques férié inscrit au calendrier officiel. C'est une trace d'un temps révolu où toute la semaine de Pâques était férié, libérée des lourdes tâches du travail.

C'est fête aussi parce qu'on est maintenant au printemps dans le cycle des saisons : la végétation repart ou va repartir, les jours se sont allongés et la vie reprend dans la nature. Nos œufs en chocolat en sont des symboles gourmands.

Pour nous chrétiens, c'est aussi cela, comme pour tout le monde. Mais il s'agit aussi et surtout d'une autre libération et d'une autre reprise de la vie ; nous les célébrons chaque année pour les revivre.

Jésus avait été condamné à mort et crucifié comme des milliers d'autres dans l'antiquité, il avait rendu le dernier souffle et il avait été mis dans une tombe fermée ; mais il n'est pas resté dans la mort, couché inerte sous la pierre, il a été relevé de la mort : re-levé, c'est ce que signifie le mot 'res-suscité'. Jésus est revenu au milieu des gens, on l'a vu, il a parlé, il a mangé avec les siens. On dit couramment à quelqu'un qu'on rencontre en ville après une maladie qui l'avait bloqué à l'hôpital : *"Te voilà ressuscité !"* et on est heureux ensemble. Mais Jésus n'était plus tout à fait le même, son corps n'était plus un corps comme les nôtres ; il fallait le reconnaître, c'est ce que nous racontent les Évangiles.

On dit facilement ‘ressuscité’, mais ce que nous rapportent les Évangiles et ce que nous croyons, ça nous dépasse, ça dépasse notre expérience et notre compréhension. Nous sommes tous plus ou moins comme Thomas qui ne voulait pas y croire tant qu’il n’avait pas mis ses doigts dans les trous des plaies du crucifié ! Tout en le croyant, restons étonnés de ce qui est fondamentalement étonnant…

Regardons comment on rappelle cet événement, revécu dans la longue tradition de ceux qui ont cru et qui croient à la résurrection de Jésus, dans l’Église. Les rites nous font toujours vivre et revivre quelque chose. Mettons-y la curiosité et l’attention qu’on a devant ce qu’on découvre ou redécouvre à nouveau.

Bien sûr, il y a eu des variantes en vingt siècles de christianisme, et il y a aujourd’hui des variantes entre catholiques, protestants, orthodoxes, y compris pour la date. Mais il y a deux points fixes.

- **D’abord le rappel de la fête juive,** de la Pâque des Hébreux. Vous savez, le mot Pâque vient du mot hébreu ‘Pessah’ qui signifie ‘passage’ ; l’accent circonflexe de Pâque rappelle le son S que vous entendez dans ‘Pessah’ et que vous retrouvez dans le mot ‘pas-cal’.

Revenons à la fête juive que Jésus célébrait en montant à Jérusalem. Il s’agit pour les Hébreux du passage de la servitude de l’Égypte au long chemin qui les ramènera dans la Terre promise : il est marqué par le moment très symbolique du passage de la Mer des Roseaux. Les Hébreux l’ont traversée à pied sec, alors que les chars égyptiens qui les poursuivaient, ont été recouverts par la vague qui revenait. C’est une libération : ils étaient un peuple en esclavage - j’allais dire, avec tout ce que le mot a de péjoratif, ils étaient les ‘bougnouls’ des Égyptiens - ils vont devenir, redevenir enfin un peuple et des hommes libres. À Jérusalem, Jésus célébrait ainsi la Pâque comme ce passage de la libération. Et il nous apporte une autre libération, la libération de cet esclavage du mal qui est lié à l’éloignement, sinon à la mise à l’écart voire au refus de Dieu, et qui s’appelle le péché ; une libération, pour que nous devenions nous aussi des hommes libérés du mal, libres en présence de Dieu. C’est toute la vie de Jésus, ses paroles et ses actes, son engagement total dans la vie humaine qui nous l’apporte, avec le moment décisif de sa mort et de sa résurrection.

- Et le second point fixe est évidemment le **récit de la résurrection** dans les Évangiles. Et leur méditation sur son prolongement immédiat pour nous, c’est-à-dire le partage déjà de la vie de Jésus ressuscité. Le langage religieux appelle cela la vie éternelle, mais la vie éternelle n’est pas tant la vie qui n’a pas de fin, que la vie de Dieu, lui qui est l’Éternel.

Voilà quelle est notre identité de chrétiens et qui peut paraître difficile dans les dialogues interreligieux.

Pâques, c’est la fête de la vie avec toute sa dimension religieuse, une fête de la vie pleine. C’est pour cela qu’elle est joyeuse.

Vivez et partagez la joie de Pâques, même si les circonstances feront que ce sera peut-être très discrètement. La joie intérieure aide à vivre la vie, même si cette joie est seulement attendue, espérée parce qu’on ne la perçoit pas. Elle est toujours promise.

Voilà ma manière de vous souhaiter : “**Bonnes Pâques**”.

Yves Calais
Pâques 2016

Espérance pédagogique et espérance chrétienne

Les Chrétiens dans l'Enseignement public de Bourgogne-Franche-Comté se sont retrouvés le samedi 8 avril 2017 autour du thème d'actualité : **Quelles espérances pour l'école en 2017 ?**

Certains ont présenté les programmes pour l'École, prêtant leur voix aux différents candidats. Ce jeu théâtral a permis de faire apparaître les objectifs et valeurs des programmes. Les écarts ont pu être mesurés, ressentis et analysés par chacun.

On a dit les bonnes choses qu'on attendait pour l'école, des hommes politiques faisaient des propositions paraissant intéressantes. On est donc dans une certaine attente : voir si quelque chose va arriver, conformément à ce qu'on souhaite. Est-ce que cette attente a à voir avec l'espérance chrétienne ? Est-ce que l'espérance, c'est être persuadé que le bon va advenir ! Mais s'il n'advient pas, est-ce qu'on sort de l'espérance, est-ce qu'on désespère ?

"Un jour viendra, un jour couleur d'orange, un jour d'épaule nue, où les gens s'aimeront…", *vers d'Aragon. Mais si ce jour ne vient pas pour l'école en ce qui nous concerne ? Comment ne pas mijoter dans une certaine désespérance : tant de nos conversations en famille, avec des amis, ou même en équipe, où nous avons du mal à sortir de la lamentation et la déploration… Comment ne pas désespérer si les choses ne se réalisent pas comme on les attend ? Pourtant la foi nous dit que Jésus est avec nous jusqu'à la fin du monde (Matthieu), que le Fils travaille chaque jour, et son Père aussi, et que nous-mêmes ferons de plus grandes choses encore (Jean). Alors, pourquoi ne voit-on rien venir ?*

À moins qu'espérer soit aussi changer de regard, être capables de percevoir toutes ces minuscules transformations de l'école, en se disant qu'un jour peut-être, cela finira bien par impacter le système… Est-ce que l'espérance serait la vertu du colibri ? La meilleure garantie de l'espérance ne serait-elle pas de continuer d'espérer, contre toute espérance, c'est-à-dire garder quelque chose s'appelant l'espérance au cœur de la lucidité de l'intelligence, c'est-à-dire le pessimisme ?

Peut-on suivre le Pape François dans son espérance de retrouver une relation juste à notre terre, et être persuadés que les objectifs de la COP 21 ne seront pas atteints, qu'il y a plein de magnifiques créatures que nos petits-enfants ne verront que dans des vidéos ? Il n'y a quasiment plus de papillons dans les jardins, les abeilles se meurent. Alors l'espérance chrétienne ?

Nous avons demandé à Jacques Descreux de venir nous en parler. Comment l'espérance de la Bible, dont des croyants ont fait l'expérience (les juifs et la permanence de l'espérance dans une histoire qui va de déconfiture en déconfiture), vient-elle nourrir nos convictions sur l'école ? Inversement, en quoi ce que nous vivons à l'école vient-il nourrir notre espérance (et notre foi par la même occasion !) ? Comment des paroles d'espérance, recueillies, partagées, méditées renforcent notre lien à Dieu, au Christ, à l'Église ? Et changent peut-être notre pratique d'éducateurs…

Conférence de Jacques Descreux.

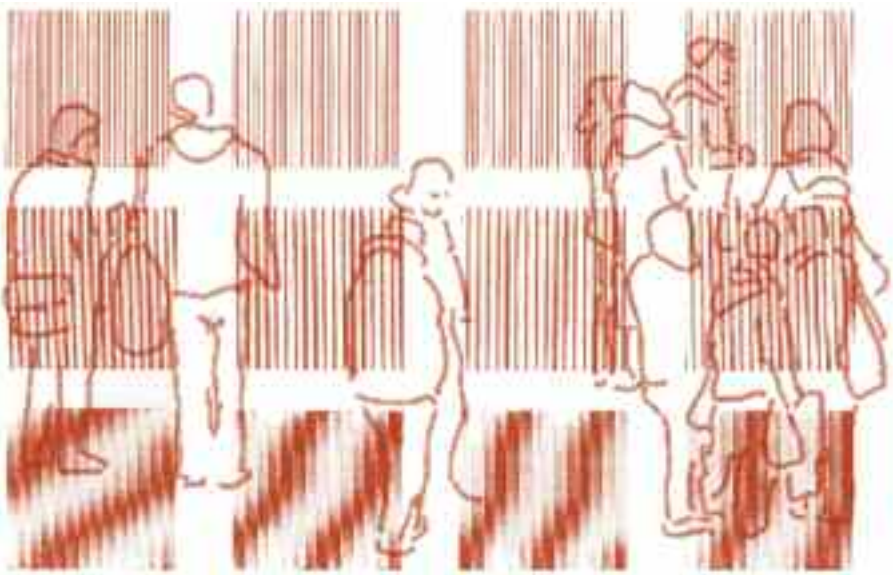
Je vous parlerai d'un petit livre d'Adrien Candiard, dominicain vivant au Caire. L'ouvrage[1] est court, moins de 100 p., très facile à lire. Il comprend deux parties. La première établit un diagnostic de la morosité française et indique les faux espoirs, la seconde réfléchit à ce qu'est l'espérance chrétienne.

Candiard s'intéresse à ce malaise, cette dépression qui semble toucher la France, et qui le frappe chaque fois qu'il y revient. Avant d'en établir le diagnostic, il indique dans l'introduction du livre la clé de lecture qu'il adopte. C'est la figure du prophète Jérémie face aux événements qui secouent Jérusalem vers 587 av. J.C.

Jérémie

La situation est la suivante : dix ans auparavant, le roi de Babylone a envahi une première fois le royaume de Juda, déporté le roi et ses proches, imposé un lourd tribut ; il a mis sur le trône un autre membre de la maison royale à sa solde. Deux partis se font face à Jérusalem. D'un côté, certains rappellent la gloire passée du royaume, et que Dieu a sauvé son peuple à plusieurs reprises de ses

ennemis. Ils invitent à la rébellion contre Babylone, dans la foi que Dieu leur viendra en aide. Ils comptent sur l'appui militaire de l'Égypte. S'ils échouaient, Babylone mettrait fin à ce que Dieu avait donné à son peuple : il n'y aurait plus de roi issu de David, plus de Temple, plus de peuple affranchi de l'esclavage. Ce parti estime que Dieu ne pourrait accepter une telle issue. Il met donc Dieu au défi de les sauver, d'accomplir les prodiges qu'il a faits dans le passé pour son peuple. Ce parti n'offre-t-il pas un exemple d'espérance en Dieu ?



Face à lui, Jérémie prêche la soumission à la puissance babylonienne, au roi païen. Il estime que l'appel à la résistance du parti concurrent mènera à la catastrophe, à la perte du roi, du Temple et du pays. La foi selon Jérémie, ce n'est pas croire que Dieu règlera miraculeusement les problèmes ; la foi se doit d'abord d'être réaliste. Elle passe par une évaluation froide de la situation, des rapports de force.

Les faits ont donné raison à Jérémie. La révolte a abouti à la catastrophe prévue : ruine de Jérusalem, destruction du Temple, fin de la royauté davidique, déportation d'une partie du peuple en Babylonie.

Pendant le siège de Jérusalem, Jérémie est enfermé par ses adversaires politiques pour qu'il ne démobilise pas la population. Pris dans la catastrophe, alors que tout est fichu, il écrit que Dieu va tout renouveler, offrir une nouvelle alliance. C'est un projet nouveau :

"Eh bien ! maintenant ainsi parle le Seigneur, le Dieu d'Israël, à propos de cette ville que vous dites livrée au pouvoir du roi de Babylone par l'épée, par la famine et par la peste :

"Je vais les rassembler de tous les pays où je les ai dispersés dans ma colère, dans ma fureur et dans ma grande irritation ; je les ramène en ce lieu et je les y établis en toute sécurité.
Ils deviennent pour moi un peuple, et moi je deviens Dieu pour eux.
Je leur donne une mentalité et une orientation communes, les amenant à me respecter toujours, pour leur bonheur et pour celui de leurs enfants après eux.
Je conclus avec eux une alliance perpétuelle : je ne cesse de les poursuivre de mes bienfaits et je fais qu'ils me respectent profondément, sans plus jamais s'écarter de moi".
"Ma joie sera de les combler de biens ; oui, vraiment, je les planterai dans ce pays ; je le ferai de tout mon cœur, de tout mon être"

(Jr 32,36-41).

Du fond de son cachot, alors que la ville est assiégée et va tomber, Jérémie annonce que Dieu entend combler son peuple de ses biens. La réalisation des promesses divines ne passera pas par un roi ou un temple, toutes institutions fondées pourtant sur Dieu. **L'espérance de Jérémie n'a pas d'autre appui que Dieu**.

Notre société

Voilà la clé de lecture que Candiard propose pour éclairer ce que nous vivons. Dans une première partie, il pointe les composantes de notre dépression nationale : situation économique et sociale dégradée, inquiétude vive surtout face à une société qui change vite ; l'exposition aux autres cultures interroge la nôtre, le décalage culturel entre générations fait que les plus anciens ne peuvent plus expliquer le monde aux plus jeunes parce qu'ils ne le comprennent plus ; il y a aussi les explosions de violence alors que l'on pensait la paix acquise, et l'on peine à expliquer cette violence, ce qui la rend plus déstabilisante encore.

Même les grilles explicatives de la réalité qui avaient cours jusqu'à présent ne semblent plus fonctionner : l'idée de progrès est décrédibilisée par exemple, lorsque l'avenir paraît moins désirable que le présent. Or l'idée de progrès donnait de l'espoir.

Ce que dit l'auteur sur la société française, vous en mesurez les répercussions sur le système scolaire. Vous en parleriez mieux que moi. L'école est comprise comme le terreau de la République, du vivre ensemble. Mais elle est fortement secouée : scolarisation de masse, intégration d'enfants et de jeunes ayant une diversité de cultures d'origine. Les technologies de l'information et de la communication changent radicalement le rapport au savoir et à l'autorité, et cela affecte le cœur de votre métier. Les enfants sont victimes des précarités familiales et sociales et les ambiances de classe, comme la motivation au travail s'en ressentent.

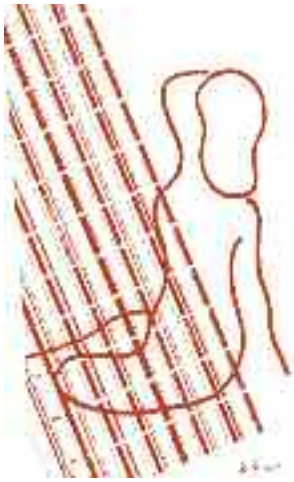
Les chrétiens français

Après avoir pointé ce malaise social, Candiard en vient à celui qui touche plus particulièrement les chrétiens français, alors même qu'ils ont pour vocation d'être témoins de l'espérance. La première donnée de ce malaise est une Église qui perd ses forces. Toutes les statistiques montrent un recul quantitatif. Quelques chiffres pour en prendre la mesure : le nombre de prêtres a été divisé par 2 en 20 ans, passant de 30000 en 1995 à 15000 en 2015. La moitié d'une classe d'âge était baptisée en 2000, seulement un tiers en 2013, la chute est rapide. On constate également un effondrement des effectifs d'enfants suivant la catéchèse.

Le recul quantitatif des effectifs se double d'un effacement de la culture chrétienne dans la sphère publique : perte de connaissance du plus grand nombre sur le christianisme. Des générations entières ignoreront largement ce qu'est la foi chrétienne (le sens qu'elle donne à la vie, la libération en Jésus-Christ, la possibilité de constituer une Église de disciples égaux, la prière, tout ce qui constitue notre trésor…). Ne doit-on pas dire aussi le risque de la perte d'une culture humaniste quand certaines valeurs qui semblaient aller de soi doivent être argumentées ?

La perte d'influence du christianisme se double d'une concurrence par l'islam. Même si la parole à son sujet est souvent négative, c'est l'islam qui attire l'intérêt des médias, suscite le débat public. Du coup, certains groupes ou personnalités qui ne sont en rien croyants, défendent le christianisme mais le font surtout pour mener leur combat contre l'islam. Le christianisme en est dénaturé, et, moins nous serons nombreux, plus le danger de cette instrumentalisation sera grand. N'en serait-il pas un peu de même pour la laïcité à l'école, ne risque-t-elle pas d'être instrumentalisée pour lutter contre l'islam alors qu'elle vise au vivre ensemble ?

Candiard pointe enfin la blessure plus vive et plus secrète des grands-parents et parents chrétiens qui se reprochent de n'avoir pas su transmettre leur foi aux générations suivantes. N'est-ce pas aussi une blessure des enseignants lorsqu'ils voient trop de jeunes quitter l'école sans diplôme, décrocher, alors même qu'à titre personnel vous faites de votre mieux ?



"Comment voir un signe de l'action de Dieu dans cette disparition accélérée de Dieu de notre monde ? Comment lui donner sens dans l'histoire du salut ?"

C'est là que l'auteur invite à se mettre à l'école de Jérémie : *"Pour nous aussi, un royaume qui nous semblait avoir les promesses de l'éternité finit de disparaître. La chrétienté est morte, et bien morte. La société marchant d'un même pas vers le salut, sous l'œil bienveillant de notre mère l'Église, c'est fini"* (p. 44). Et plus loin : *"Aujourd'hui, nous sommes mûrs pour l'espérance. Car pour parler de l'espérance, il faut commencer par regarder le désespoir en face. Notre premier devoir de veilleur, c'est de regarder la nuit comme elle est"* (p. 48). Ce que Candiard dit de la chrétienté, ne faut-il pas aussi le dire de l'école de Jules Ferry qui habite nos imaginaires ?

Face à notre royaume qui s'écroule alors qu'il paraissait bon, l'auteur pointe plusieurs fausses pistes, faux espoirs :

- **L'optimisme**. L'exemple de Jérémie montre que l'espérance n'est pas un optimisme, pas même reporté dans l'éternité. Au contraire, Jérémie s'est opposé, jusqu'à être persécuté, à ceux qui rassuraient le peuple à bon compte. Ceux-là ont conduit à la catastrophe. Jérémie voyait lucidement l'effondrement du royaume de Juda. L'espérance implique une telle lucidité.

- **Le retour au passé.** Certains mettent leur espoir dans un retour au passé, souvent idéalisé. Retour à la société française d'antan, l'Église d'antan (celle du XIXe, du concile Vatican II), à l'école d'antan (celle de la IIIe République, des savoirs du certificat d'études…).

Mais nous vivons aujourd'hui, pas hier. L'espérance tourne vers le présent et l'avenir, non vers le passé.

• **La résistance pied à pied**. Les mobilisations pour défendre tel ou tel élément chrétien dans l'espace public *"participent du mouvement même qu'elles dénoncent, en soulignant que ce qui fut la culture de tous est devenu la bannière d'un camp"* (p. 37).

• **Créer une petite citadelle.** À quelques purs, abrités derrière de hauts murs, on résistera à l'effondrement. Pour la République, fermer les frontières de la France et durcir les lois ; pour l'Église, se replier dans un petit réseau de cathos convaincus, résistant aux évolutions des valeurs : mais ce qui justifie l'Église, c'est le témoignage porté au monde. L'Église repliée sur elle, n'ayant rien à échanger avec la société où elle vit, n'est plus l'Église. Tentation de se replier dans une école sanctuaire, à l'abri des difficultés sociales.

Pour connaître la véritable espérance, dit Candiard, il faut renoncer à tous ces faux espoirs humains. Ne plaçons-nous pas trop d'attentes dans le politique, tel ou tel candidat ou programme, telle réforme scolaire, comme d'autres espéraient qu'une intervention divine les sauverait de la domination babylonienne ? La déception risque d'être à la mesure de nos attentes. L'espérance en Dieu conduit Jérémie à une autre attitude.

Renoncer à ces faux espoirs, accepter de voir s'effondrer notre royaume, ne doit pas nous conduire à nous lamenter, à nous poser en victimes. Le Christ ne nous a jamais promis une vie tranquille. Plutôt le contraire, avec l'injonction d'aimer nos ennemis, de prier pour eux.

Alors, qu'est-ce qu'espérer en Dieu ?

C'est l'objet de la seconde partie de l'ouvrage. Dieu ne promet pas à Jérémie de le tirer d'affaire. La seule chose que Dieu lui promet est d'être avec lui, aujourd'hui, d'être avec nous. Si l'espérance porte sur Dieu, cela implique de renoncer à toute figuration humaine de cette espérance. Dieu dépasse ce que nous pouvons imaginer.

En fait, l'espérance chrétienne n'est pas une attente, **car Dieu s'est déjà donné.** Il s'agit de nous ouvrir à ce don. L'espérance nous permet de déjà connaître Dieu, d'être en relation avec lui, de l'avoir pour ami, et cela est inépuisable. Et Candiard cite Augustin : *«le bonheur, c'est de continuer à désirer ce qu'on possède déjà»* ; l'expérience de Dieu que nous faisons n'épuise pas notre désir de le connaître davantage. Le connaître, c'est faire l'expérience de la vie, du salut. En régime chrétien, nous savons que ce salut est indissociablement lié à la croix, que la vie jaillit de la croix du Christ. La vie éternelle, divine, n'est pas un surplus de vie après la mort, elle commence dès aujourd'hui, comme une vie plus large, dilatée.

Candiard en vient à cette définition : ***"espérer, c'est croire que Dieu nous rend capables de poser des actes éternels"*** (p. 72-73). Ces actes éternels sont les actes d'amour que nous posons. Ils ont déjà le goût du salut, de l'éternité. Ils nous ancrent dans la réalité et nous procurent de la joie. Et l'auteur insiste : **espérer, *"c'est vivre en préférant l'éternel au reste, en faisant passer l'éternel d'abord, avant l'urgent, avant tout le reste qui nous paraît si important sur le moment"*** (p. 74). L'espérance chrétienne conduit donc à se demander, face aux bouleversements de notre monde, de l'Église ou de l'école : comment faire de cela l'occasion d'aimer davantage ? Et l'auteur suggère que cette question devienne une habitude, une orientation fondamentale de vie : **transformer toute chose en occasion d'aimer.** C'est ce que le Christ a fait de la croix, le plus abject des supplices : une occasion d'aimer.

J. Descreux
op, Côte d'Or

1/ Veilleur, où en est la nuit ? Petit traité de l'espérance à l'usage des contemporains, *Cerf, 2016.*

“La tradition est en mouvement”

Dès le début de son livre d’entretiens avec Dominique Wolton[1], le pape François lance une de ces formules dont il a le secret : *“Notre théologie est une théologie de migrants. Parce que nous le sommes tous depuis l’appel d’Abraham”* (p 26-27). La foi n’est pas une liste de certitudes qu’on pourrait imposer, c’est un chemin où chacun progresse à sa manière et à son rythme, en s’ouvrant, sans aucune exclusive, au dialogue et à la rencontre avec autrui. La tradition elle-même *“est en mouvement”*.

“Avant tout, je voudrais définir ce qu’est la tradition. La tradition, ce n’est pas un immuable compte en banque. La tradition, c’est la doctrine qui est en chemin, qui avance.

Et c’est vous, les Français, qui avez dit une très belle phrase, qui date du Ve siècle. Elle est de Vincent de Lérins[1], un moine et théologien français qui dit que “la tradition est en mouvement”. Comment ? Il dit cela, en latin : “Ut annis scilicet consolidetur, dilatetur tempore, sublimetur aetate”: *la tradition avance, mais selon quelles modalités ?* “De façon à ce qu’avec les années, elle se consolide, pour qu’elle grandisse avec le temps et soit sublimée avec l’âge”. *Les critères de la tradition ne changent pas, l’essentiel ne change pas, mais elle grandit, elle évolue.*

Par exemple, à propos de la peine de mort. Nos Evêques ont décrété la peine de mort au Moyen Âge. Aujourd’hui, l’Église dit plus ou moins - et on travaille pour changer le catéchisme sur ce point - que la peine de mort est immorale. La tradition a-t-elle donc changé ? Non, mais la conscience évolue, la conscience morale évolue. C’est la même chose concernant l’esclavage. Il y a des esclaves, mais c’est immoral. En revanche, quand saint Pierre Claver[2], en Colombie, travaillait auprès des esclaves, il était réprimandé, parce que certains doutaient qu’ils aient une âme. Dans la tradition dynamique, l’essentiel demeure : ne change pas, mais grandit. Grandit dans l’explicitation et dans la compréhension. Ces trois phrases de Vincent de Lérins sont importantes. Comment grandit la tradition? Elle grandit comme grandit une personne : par le dialogue, qui est comme l’allaitement pour l’enfant. Le dialogue avec le monde qui nous entoure. Le dialogue fait croître.

Si on ne dialogue pas, on ne peut pas grandir, on demeure fermé, petit, un nain. Je ne peux pas me contenter de marcher avec des œillères, je dois regarder et dialoguer. Le dialogue fait grandir, et fait grandir la tradition. En dialoguant et en écoutant une autre opinion, je peux, comme dans le cas de la peine de mort, de la torture, de l’esclavage, changer mon point de vue. Sans changer la doctrine. La doctrine a grandi avec la compréhension. Ça, c’est la base de la tradition”.

Pape François, Rencontres avec Dominique Wolton, Politique et société,
Éditions de l’Observatoire, 2017, p. 316-318

1/ Vincent, moine de Lérins (mort avant 450), auteur du Commonitorium (Tradition et Progrès) sous le pseudonyme de Peregrinus, trad. de P. de Labriolle, éditions Migne, 1978.
2/ Pierre Claver (1580-1654), prêtre jésuite catalan, missionnaire en Amérique du Sud, particulièrement auprès des esclaves africains, fut reconnu saint par l’Église catholique.

Comme le prouve la citation de Vincent de Lérins, cette conception d’une tradition vivante correspond à la conviction originelle de l’Église, telle qu’en attestent les Pères de l’Église. Ne laissons donc pas la tradition aux traditionalistes !

Jean-Louis Gourdain
Rouen

J’ai publié un compte-rendu de ce livre dans le Bulletin Théologique de Rouen, *n°9, décembre 2017 : https://bulletintheologique.wordpress.com*

De la distribution à la coresponsabilité

Le Secours Catholique est fondé en 1946 au lendemain de la guerre, par Mgr Jean Rodhain, à la demande de l'Assemblée des cardinaux et évêques de France.

L'évolution du Secours Catholique peut être résumée en trois phases :

- une phase **"épicière distributive"** : les premières actions sont marquées par des campagnes thématiques qui visent à faire face à différentes formes de misère (malades, berceaux, vieillards, sans abris, détresses silencieuses...)
- à partir de 1976, une phase **"écoute et accompagnement"** visant à inscrire l'action dans la durée : apporter conseil et appui aux personnes en difficultés pour les aider à mettre en œuvre leur projet de vie. Mgr Rodhain disait : *"Il vaut mieux planter un pommier que de distribuer 100 pommes".*
- enfin, depuis 1996, une phase **"agir avec, en fraternité"**, ne plus faire pour mais avec, faire confiance et permettre à chacun de révéler ses capacités. *"Finalement, c'est ça qui vous fout par terre, quand personne n'a besoin de vous !"* ainsi s'exprime une personne rencontrée. Il s'avère que : *"Nul n'est trop pauvre pour n'avoir rien à partager et nul n'est trop riche pour n'avoir rien à recevoir".*

La mission du Secours Catholique-Caritas France est de rencontrer, écouter et agir avec les plus pauvres, pour qu'ils retrouvent leur place et leur capacité à agir dans la société.

L'image traditionnelle du vestiaire qui distribue des vêtements est désormais périmée. Aujourd'hui, au groupe de convivialité "Pont de l'Amitié", chaque participant, bénévole ou accueilli, se voit confier une responsabilité dans le fonctionnement de l'équipe.

En 2016, ce sont 5 045 personnes et familles que les 1 327 bénévoles du Maine-et-Loire ont soutenues et accompagnées : groupes conviviaux, accueil familial de vacances, accompagnement à la scolarité, tournées de rue auprès des SDF, apprentissage du français pour les migrants, voyages de l'Espérance à Lourdes, aide financière d'urgence mais aussi micro-crédit pour permettre de réaliser un projet personnel, aide à des micro-projets de développement à l'international...

Magali, qui œuvre à l'accueil de la délégation, confie : *"Je ne pensais pas en étant bénévole que l'on pourrait autant me mettre en valeur... J'ai l'énorme chance de connaître des personnes qui m'acceptent avec mon caractère original et fantasque".*

Momo, rencontré lors des tournées de rue, explique : *"Ça fait du bien de se sentir regardé ou plutôt d'exister tout simplement".*

Aurélie a bénéficié d'un micro-crédit. Elle écrit : *"Je vous remercie de votre aide qui va me permettre de financer mes frais de formation".*

Une mère de famille aidée pour partir en vacances avec ses enfants avoue : *"À la rentrée à l'école, mes enfants ont pu, comme les autres, raconter leurs vacances au bord de la mer. En tant que maman, cela me faisait mal de ne pas partir en famille, surtout pour eux".*

Avec quarante équipes locales, notre association agit en proximité dans tout le département. Pour financer ces actions, le Secours Catholique vit essentiellement de dons.

Alain Le Bouar
Bénévole

D'une cuisine à l'autre

Ma grand-mère me préparait des "œufs au lait", version familiale d'une crème caramel sans caramel. Je la regardais faire et, plus tard, j'ai reproduit : toujours le même plat, en terre, le sien était bien usé, rayé, ébréché... les œufs, deux gros ou trois petits, le lait pour remplir le plat et, même un peu plus à rajouter en cours de cuisson pour compenser l'évaporation, quelques morceaux de sucre, très peu aujourd'hui, puis la cuisson dans le four de la cuisinière. C'était donc un dessert d'hiver.

Mes "œufs au lait" sont-ils aussi bons que ceux que me préparait ma grand-mère ? Peut-être ou peut-être pas...

Un regret cependant, je n'ai jamais réussi à convaincre mes filles d'y goûter, et toujours pas non plus mes petits-enfants. Mais peut-être que ma transmission à moi se fera avec d'autres desserts. L'une de mes petites-filles a récemment déclaré que ce serait drôlement bien de ne plus avoir d'école le mercredi matin puisqu'elle pourrait faire des sablés avec Mamie.

Alors, des "œufs au lait" aux sablés, ce sont toujours des desserts fabriqués avec un peu de savoir-faire et beaucoup d'amour.

La laitière - Jan Vermeer van Delft

Jacqueline
Pays de Loire

Quand la présence a un prix

Amélie, aînée de cinq enfants, suit des études d'infirmière (assistance publique/hôpitaux de Paris). Comment se loger à Paris quand la famille habite Toulon ?

À force de rechercher une solution raisonnable, supportable par ses parents, Amélie rencontre une dame âgée, confortablement logée, dans un quartier calme, en plein Paris.

La proposition de la dame étonne Amélie, le prix à payer lui convient. Elle accepte et tente l'expérience. Elle emménage dans cet appartement où elle dispose d'une chambre de bonne dimension, où elle a l'usage de la salle de bain, des sanitaires... La dame lui demande de rentrer à l'heure du dîner, six jours par semaine et de partir à ses cours le matin. Ce contrat moral nécessite quelques ajustements liés aux rythmes de travail de l'étudiante.

Le temps passe. Amélie fait attention de bien respecter les conditions, des liens se créent, les deux apprécient, la dame âgée comme Amélie. Voilà deux ans qu'Amélie paie de sa personne, de sa présence. Sa logeuse est rassurée de voir chaque soir une jeunesse dîner avec elle. Amélie m'a certifié que la contrainte est facile à vivre, et elle redoute l'inévitable fin de cet hébergement : *"j'irai la voir le plus souvent possible, elle en aura besoin"* dit-elle.

Chantal
Grand-tante d'Amélie
Île-de-France

Citoyenneté et réforme territoriale dans l'espace rural, c'est notre affaire !

Comment évolue notre territoire ? La récente réforme territoriale modifie la structuration de notre espace. Quelles en sont les conséquences pour la vie des habitants ?

Telles étaient les questions que les membres du CMR, Chrétiens dans le Monde Rural, de la Région Centre-Val de Loire ont abordées lors de leur session en octobre 2017 à Romorantin.

En début de session, chaque participant a été invité à donner des exemples concrets de problèmes rencontrés sur sa commune relatifs aux dégradations des services publics et à la diminution des services de proximité. Ils ont aussi donné des exemples d'initiatives positives prises pour combler ces manques et qui donnent de l'espérance malgré tout.

CMR Chrétiens dans le Monde Rural

Constat géographique

Geneviève Pierre, géographe ruraliste, a ensuite présenté une analyse de la réalité territoriale actuelle française et régionale, ses aspects négatifs et les nouvelles polarités à travailler.

Un constat : 80 % de la population est urbaine, dans un contexte de métropolisation et de périurbanisation. Quels enjeux alors pour les ruralités quand l'urbain domine ?

Les problématiques de mobilités ont évolué. Le temps de déplacement a augmenté de 30 à 40 % en 30 ans. Actuellement, on constate :

- une révolution dans la demande de biens et services
- la mise en cause du choix de l'urbanisme rural
- la mobilité automobile individuelle, et les problèmes corollaires d'environnement.

L'inaptitude à cette mobilité est un facteur d'exclusion.

L'aménagement du territoire ne se conçoit plus à l'échelle communale mais en intercommunalités élargies qui sont le plus souvent des bassins de vie. La région Centre-Val de Loire est constituée de 80 intercommunalités.

Le niveau d'équipement numérique est un facteur de développement. Les zones non pourvues ajoutent à la souffrance de certains territoires ruraux.

Elle déplore l'absence de recours aux compétences des géographes dont la connaissance territoriale affinerait la pertinence des projets d'aménagement conçus par les élus : les ressources des territoires ruraux sont à inventorier pour préparer des choix pertinents avant l'élaboration des projets.

Ces territoires seront porteurs d'une nouvelle modernité en faisant preuve de créativité et d'inventivité.

Action municipale

Puis Axelle Trehin, maire de Reugny, commune de Touraine de 1600 habitants concernée par la réforme territoriale, a apporté son témoignage et présenté ses nouvelles problématiques.

En tant que maire, elle accorde beaucoup d'intérêt au pays, instance où peuvent s'élaborer des projets transversaux. Mais suite au changement imposé d'une nouvelle intercommunalité sans aucun point commun avec son bassin de vie, la commune s'est trouvée dans l'obligation de conduire des projets à marche forcée pour faire face aux délais administratifs.

Ce qui lui importe pourtant, c'est l'écoute des autres et l'émergence de la parole des habitants pouvant faciliter des projets intergénérationnels vivants et innovants. Un exemple concret est développé dans cette commune pour valoriser et reconnaître les personnes âgées afin

qu'elles retrouvent une place dans la population en réalisant des projets avec des enfants et parents d'élèves.

Reugny est un village rural, situé dans la deuxième couronne de Tours, à 20 km de cette ville devenue métropole. La population est en augmentation, on compte 206 élèves à l'école. Il y a également un tissu commercial et associatif dynamique

La fin du *Club des aînés* pour cause de manque de renouvellement, ainsi que de lien avec les souhaits actuels des seniors, a poussé à un nouveau projet d'action sociale vers les aînés. Plusieurs enjeux étaient visés : le maintien à domicile des anciens par une proposition de logement adapté ou adaptation du logement, mais aussi maintenir et développer le lien social et intergénérationnel.

Le dispositif *Les amis de Reugny* s'est créé par une volonté du conseil municipal. La réflexion s'est développée en lien avec l'association du département *Agevie*, mais les habitants concernés ont aussi été invités à réfléchir et à construire le projet avec les élus.

Un critère essentiel du projet était le **lien intergénérationnel** pour rompre avec l'isolement. Il était important de construire des projets "ensemble" (refus d'une animation "clé en main"), et de s'appuyer sur des événements et sur l'environnement local.

Le dispositif a été créé en 2015, au rythme de deux jeudis par mois hors vacances, de 12h à 16h30, incluant un repas préparé par les participants et des ateliers autour d'un projet. Les objectifs : convivialité, solidarité, partage de compétences et de savoir-faire, et tout ceci en lien étroit avec la municipalité.

dessin Huguette Madiès

Quelques exemples :

*** Participation au 14 juillet avec des animations autour des métiers présents à Reugny au XXe siècle** – comme par exemple la fabrication de beurre à la baratte.

*** L'école d'hier et du futur**, projet fait en partenariat avec la classe de CM2, un intervenant théâtre, et présenté à toutes les familles lors d'une soirée à l'école.

*** Le carnaval dont vous êtes le héros**, projet élaboré avec l'association des parents d'élèves : construction et décoration d'un char, sketches préparés par les anciens et/ou les parents.

Des défis ont été relevés, il y a un désir de continuer. De nouveaux projets émergent, et même hors ateliers : sorties communes, covoiturage…

Réflexion théologique

Pour terminer, Marie-Laure Dénès a apporté un éclairage théologique en réponse au thème de la session :

[…] **Oui, c'est notre affaire**, nous dit-elle, parce que nous sommes des baptisés.

La question des territoires est difficile pour nous. Quand les juifs font référence à un peuple, une terre, une loi, le chrétien lui est appelé à aimer en esprit et en vérité, sans être attaché à une terre. Le christianisme a vocation à l'universalité.

Là encore on peut faire appel à la *lettre à Diognète* : *"ils habitent les cités grecques et les cités barbares suivant le destin de chacun"… "Ils résident chacun dans leur propre patrie, mais comme des étrangers domiciliés"* puisqu'au fond, la vraie patrie c'est le ciel.

Et la question se pose spécifiquement dans le rural, où on est très attaché à la terre (cf le sentiment des agriculteurs en difficultés), et où on est aussi les héritiers de modes de vie ancestraux. Le rapport au temps n'est pas le même que dans les métropoles, simplement parce que le rapport aux rythmes de la nature n'est pas le même, les contraintes ne sont pas les mêmes non plus (temps de transport…). Et on sent bien des cohabitations difficiles, entre les ruraux et les urbains qui viennent à la campagne le dimanche et en vacances, en oubliant parfois que des gens y vivent à longueur de temps ; entre

ruraux et rurbains ; entre les vieux ruraux et les jeunes qui reviennent à la terre en apportant ce qu'ils sont, ce qui les a façonnés.

Nous avons dans ces changements à être des acteurs de réconciliation, à prendre du recul, non par désintérêt ou désinvolture, mais parce que nous sommes inscrit dans ce peuple en marche vers une humanité réconciliée. Il nous faut tisser des liens, bâtir des ponts. [...]

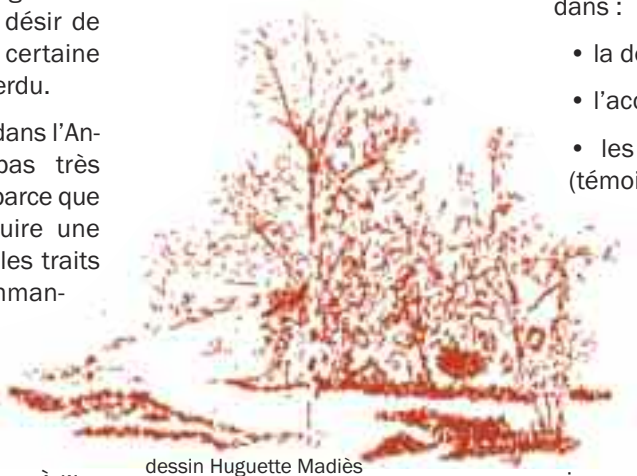
Autour de la notion rural/métropole, ville/campagne, je voudrais vous inviter à une petite méditation biblique qui ne prétend pas donner de solutions mais donner à penser dans les débats qui sont les nôtres.

Devenus une population majoritairement urbaine, nous gardons tous en nous un secret désir de campagne, comme une certaine nostalgie d'un paradis perdu.

Il faut dire que la ville, dans l'Ancien Testament, n'a pas très bonne presse. Peut-être parce que le premier à en construire une nous est présenté sous les traits de Caïn, pas très recommandable ! Ville traitée de prostituée, ville lieu de l'abomination : Babylone, Sodome, Gomorrhe... Même Jérusalem faillit à sa vocation de cité de Dieu. À l'inverse, c'est au travers de nombreuses paraboles agraires que Jésus essaie de nous faire entrevoir ce qu'est le Royaume.

Et pourtant, si la Bible commence dans un jardin, elle se termine dans une ville, la Jérusalem Céleste. Si le jardin de la genèse est symbole de Création, il est aussi lieu de rupture de l'Alliance avec Dieu, comme Gethsémani sera le jardin de l'arrestation de Jésus. À l'inverse, la ville, lieu de révolte, de violence, devient dans l'Apocalypse le symbole de la réconciliation, du partage de la vie de Dieu en plénitude.

Au fond, à travers cela, c'est l'opposition entre l'espace urbain et l'espace rural qui est remise en cause. La Jérusalem céleste de l'Apocalypse a en son cœur un arbre produisant douze récoltes de fruits par an et dont les feuilles guérissent les nations (Ap 22). Réconciliation des hommes, réconciliation des lieux, réconciliation de l'homme avec son environnement... Parce que tout est lié, les problèmes des villes et des campagnes le sont aussi. Nous avons à prendre soin de ces deux réalités tout autant que de leurs relations, pour les rendre habitables, accueillantes, désirables et durables.



dessin Huguette Madiès

L'un et l'autre espace sont pour certains des lieux de souffrance, d'exclusion où prospère le sentiment d'abandon : agriculteurs en difficulté, personnes sans logement ou mal logées, populations sans accès de proximité aux services publics.... Nous sommes appelés à l'imagination pour habiter notre maison commune de façon bienveillante, dans l'ouverture et la reconnaissance de l'autre afin que nos espaces partagés soient des espaces de vie. Nous sommes appelés à l'imagination pour inventer ensemble l'agriculture diversifiée de demain, prendre soin de la vie sociale de nos villes et nos villages, retrouver le lien avec la terre, innover en matière de logement, travailler au bien commun...

Alors nos villes et nos villages prendront peut-être un avant-goût de la ville de Dieu de l'Apocalypse, espace de liberté où les nombreuses portes sont toujours ouvertes, espace d'humanité qui accueille tous les peuples et où Dieu se dit.

À la suite de ces trois interventions, les participants ont eu la chance d'assister à cinq ateliers leur apportant des témoignages d'initiatives concrètes déjà menées par des citoyens engagés dans :

- la démocratie participative,
- l'accueil des migrants,
- les défis environnementaux (témoignage du CCFD)
- les défis alimentaires (atelier cuisine et lien social)
- les liens tissés avec les plus défavorisés.

Chaque participant est reparti en ayant conscience que des défis sont à relever dans le monde rural. Reste maintenant à chacun de prendre sa part et de devenir ainsi des tisserands de liens d'humanité !

Extraits des documents de synthèse dont l'intégralité est à retrouver sur le site cmr.cef Fédération 37

Une vocation de maraîcher

François, ingénieur de formation, est actuellement en reconversion pour devenir maraîcher. Nous lui avons demandé de nous expliquer son cheminement.

Ldc : François, comment en es-tu venu à faire un tel choix ?

Bien sûr, je n'ai pas pris une telle décision en quelques jours, ni même en quelques semaines, c'est le résultat d'un long mûrissement. Effectivement j'ai une formation d'ingénieur informaticien, et j'ai travaillé pendant plusieurs années pour une entreprise de logiciels en vidéosurveillance. J'ai aujourd'hui 30 ans, je suis marié avec V. et nous avons deux jeunes enfants.

J'ai toujours aimé l'informatique, je peux même parler d'une véritable passion. J'ai découvert l'informatique au collège, en classe de Quatrième. J'ai alors bénéficié des conseils d'un intervenant, et appris à coder sur un vieil ordinateur. J'ai ainsi appris à faire, tout en développant progressivement acquisition et maîtrise des automatismes. Tout naturellement, après le bac, je me suis dirigé vers une école d'informatique, originale par sa pédagogie : peu de cours, mais apprentissage par soi-même et en groupes, par immersion dans un projet.

J'ai donc travaillé comme ingénieur dans l'entreprise où j'avais fait mon stage de fin d'études, en région parisienne d'abord. Je suis passé en télétravail ensuite car, suite aux projets de V., nous nous sommes installés à Angers. Étant en télétravail, je me calquais sur les horaires parisiens : 10h-19h, ce qui me laissait du temps le matin pour d'autres activités, souvent en contact avec la nature. Après un certain nombre de mois, j'ai constaté que, autant j'avais de l'énergie le matin, avant de rejoindre mon ordinateur, autant j'en manquais par la suite ; j'avais de plus en plus de difficultés quand il s'agissait de me mettre au travail. Cependant je n'ai jamais eu de remarque négative sur mes résultats.

Suite à la conversion (à la foi catholique) de ma femme, puis la mienne, je pense que j'ai eu besoin de réajuster ma vie, mon travail, de réfléchir sur ma vocation. Travaillant dans une entreprise spécialisée dans des logiciels de surveillance, je contribuais, me semblait-il, à la mise en surveillance généralisée de notre société, sans rien maîtriser. Mes interrogations ont duré un an et demi, renforcées par la naissance de mon premier enfant en octobre 2015 : quelles attentes le père et l'enfant ont-ils de leur relation, et quel rôle le travail du père peut-il jouer dans cela ?

Au cours de cette période, une période-charnière pour V. qui se lançait dans une activité libérale, nous avons prié en couple pour notre travail. Pour nous, il s'agissait de choisir la Vie, de "mettre du vivant dans la vie", et notre vie de couple s'est renforcée, en lien avec nos convictions. L'informatique avait perdu de sa valeur à mes yeux, je me suis détaché de mon métier. En janvier 2016 j'ai pu négocier une rupture conventionnelle avec mon patron, même si j'ai continué mon activité, à sa demande, jusqu'en juin 2016. Je me souviens que le plus difficile était cet acte de quitter, c'était vraiment dur de faire le pas, d'essayer de faire un choix de cœur en faisant abstraction de toutes les questions matérielles. Mais une fois fait, petit à petit, j'ai pris conscience d'une vraie liberté. À ce moment-là j'ai souvent prié pour être guidé par Dieu, pour que, par mon travail, je réalise ma vocation.

Ldc : Et comment s'est fait le choix de ta nouvelle activité ?

Déjà, les dernières années ont été marquées par un retour à une alimentation plus saine et avec plus de sens. D'où vient ce que je mange ? Qui est celui qui produit mes légumes, mes œufs, ma viande ? Qui reçoit l'argent de ce que j'achète ? C'est un sujet sur lequel j'aimais apprendre depuis quelque temps.

Et puis il y a eu ce temps évoqué plus haut où je priais pour être guidé. Je lisais pas mal et mon attention était souvent portée vers l'agriculture mais plutôt comme une distraction car je n'imaginais pas du tout aller dans ce domaine. J'ai été marqué par l'Ancien Testament, par ces sociétés traditionnelles qui pratiquent agriculture et élevage et qui en vivent. Je voulais retrouver un travail qui ait du sens du début à la fin, un travail qui s'intègre bien dans notre mode de vie. Et c'est pendant un petit temps de prière que je me suis revu enfant à jardiner avec mon père. Il m'est apparu immédiatement très logique de devenir maraîcher. J'ai donc fait le choix en janvier 2016, du maraîchage. Là où nous vivons maintenant, dans une commune de la périphérie angevine, la nature est très proche.

Ldc : Quelles ont été les modalités pratiques ?

Je me suis inscrit à l'ESA[1] pour l'année 2016-2017 pour préparer un bac pro. agricole à distance. Ça n'a pas toujours été facile, surtout pour trouver un rythme de vie et de travail, notre deuxième enfant étant né en mars 2017.

Je travaillais à la maison avec les documents envoyés, plus une semaine de présence à l'école tous les mois et demi. Ces semaines se sont révélées très riches, nous étions trois, quatre personnes en maraîchage, toutes en reconversion, avec des échanges très intéressants. À cela s'est ajouté un stage chez une maraîchère, de février à avril, plus un jardin personnel et de nombreuses lectures et études personnelles. Je suis très inspiré par les concepts autour de la permaculture, de l'agroécologie. Et avec "Laudato Si'", le Pape François questionne la place de l'Homme dans la création et redonne un cadre juste. Car je trouve qu'il est parfois rapide de diviniser la nature ou de la mépriser. Le Pape François explique bien que la nature est une création de Dieu et que nous sommes appelés à en prendre soin avec amour.

Ldc : Quelles ont été les réactions autour de toi ?

J'ai d'abord été gêné d'annoncer ma décision, comme si j'avais eu honte... Bien sûr, V. a accompagné mon choix. Pour les autres, parents et amis, je n'ai eu que des réactions positives, du type "ça ne m'étonne pas de toi".

Au pire, si l'affaire tournait court, si ça se révélait trop dur sur le plan matériel pour vivre à quatre, je pourrais toujours revenir à mon ancien métier. Il n'est pas difficile de trouver un emploi comme ingénieur informaticien, il semble qu'un certain nombre d'entre eux quitte leur travail. On peut se demander pourquoi...

Ldc : Dans toute cette démarche qu'est-ce qui te semble, ou t'a semblé le plus difficile à vivre ?

- D'abord la pertinence de la démarche elle-même : "est-ce bien raisonnable" de faire ce choix, de le maintenir, avec l'augmentation de la taille de la famille ? Et, en même temps, il y a des moments de grâce où "je me sens à ma place".

- Le côté finances : nous ne sommes pas encore dans une situation stable.

- Persévérer et passer les périodes d'incertitudes : quel projet ? quelle taille ? en association ? seul ? où ? Un couple retraité de la paroisse m'a alors proposé de me prêter un terrain et finalement, même s'il est trop petit - a priori - pour en vivre, c'est très bien car ce terrain va me permettre d'affirmer mon projet et de gagner en expérience. Le fait d'être petit me pousse à optimiser l'espace, à chercher comment associer les cultures sans qu'elles se

gênent, en faire succéder un maximum... C'est très stimulant, y compris sur le plan intellectuel.

Dans ce genre de pratique atypique, il peut y avoir un fossé entre ce qui marche sur le papier, ce qui est écrit dans les livres et ce qui se vit sur le terrain. Le maraîchage sur sol vivant, avec des techniques de non travail du sol se révèle passionnant. Même si c'est toujours un travail manuel, ce ne sont pas toujours des techniques anciennes. De tout temps les hommes ont travaillé le sol et la mécanisation n'est que la suite logique de l'évolution du travail agricole dans une société industrielle. Mais aujourd'hui la science nous aide à comprendre plein de choses et donc on invente de nouvelles techniques. Un exemple : dans ce type de maraîchage, on s'efforce de maintenir un maximum de racines dans le sol, et de favoriser la décomposition de matériel organique ; il n'y a pas que les vers de terre ! Champignons et bactéries contribuent aussi à la fertilité du sol.

Ldc : Permaculture et agroécologie permettent-elles de "prendre soin" de la nature ?

Oui, car ce sont des méthodes de conception qui visent à s'appuyer sur la nature et non à s'en extraire. En s'appuyant sur elle, on cherche à la comprendre et à faire avec. Par exemple, au lieu de combattre tel ou tel ravageur on cherche plutôt à aider, à prendre soin de leurs prédateurs qui, en retour, viennent réguler la pression du ravageur ciblé. C'est un travail qui demande du temps, plusieurs années et des connaissances. Ce n'est pas une simple idéologie, ça répond à une vraie problématique: la pollution des eaux, l'épuisement des ressources, la perte de fertilité des sols, la résistance des ravageurs aux produits phytopharmaceutiques par sélection des individus résistants...

Tous les ans on entend parler de nouveaux ravageurs : le moucheron asiatique, le frelon asiatique, la coccinelle asiatique... mais finalement une place a été créée pour eux en exterminant pendant des années des milliers d'insectes. Les équilibres ont été détruits sur des surfaces immenses. L'écosystème d'un champ en monoculture conventionnelle est tellement simple qu'il ne survit que grâce à la chimie. Dans une nature laissée à elle-même, il n'y a pas de ravageurs, il y a une chaîne alimentaire, les uns se nourrissant des autres. Cela donne des systèmes extrêmement complexes et stables. C'est ce que cherche à créer la permaculture ou l'agroécologie, complexifier l'écosystème pour faire en sorte qu'aucun ravageur ne prenne le dessus, préserver les ressources (eau, fertilité...).

Finalement, je crois que c'est de l'agriculture bio telle qu'elle était imaginée à l'origine. Mais aujourd'hui l'agriculture bio s'industrialise et garde les mêmes concepts que l'agriculture conventionnelle avec pour seules différences d'utiliser des produits phytopharmaceutiques certifiés bio et d'interdire la fertilisation minérale (chimique). Je pense que ces nouveaux termes (permaculture, agroécologie) sont surtout là pour faire la différence entre ces deux visions mais que les principes sont là depuis longtemps dans l'agriculture paysanne.

Ldc : Comment vois-tu l'avenir à plus ou moins long terme ?

J'ai d'abord envie d'être le plus manuel possible, de limiter l'usage des machines ; pour le court terme, sur le terrain "prêté" par des paroissiens, j'installe serres et irrigation et aurai mes premières récoltes à partir de mai prochain. Cette agriculture "paysanne" est celle qui se révèle aujourd'hui la plus productive, bien plus que l'agriculture dite moderne et productiviste.

À plus long terme, j'envisage de compléter cette activité maraîchère avec des poules pondeuses et des arbres fruitiers ; je pense aussi m'installer en équipe avec un ami qui, lui, se spécialiserait dans l'élevage.

Ldc : Quid des difficultés qui peuvent apparaître avec l'âge ?

J'y ai pensé. À plus long terme, je me verrais embaucher ; au plus jeune, le travail plus manuel, au plus âgé, la transmission. Je ne refuse pas l'aide de la technologie, mais je continue de m'interroger sur le rapport des sociétés modernes à cette technologie. Elle fascine, et pousse "vers l'extérieur" tandis que le travail manuel, de la terre, nous rééquilibre vers quelque chose de plus vrai.

Ldc : N'est-ce pas une vision idyllique ?

J'ai apprécié l'ouverture d'esprit que m'ont apportée mes études et je ne serai pas un maraîcher traditionnel, bio ou non-bio. Je ne cherche pas à retrouver la société rurale d'autrefois, mais je veux contribuer à construire une société plus équilibrée, mettant la technologie à sa juste place, permettant à chacun de vivre d'un travail qui ait du sens.

Propos recueillis par Jacqueline Xhaard-Bourdais
Angers

1/ ESA : École Supérieure d'Agricultures, à Angers

L'Ancien

Nous ne sommes pas dans le même domaine que la querelle des Anciens et des Modernes. Dans la Bible, nous pouvons l'entendre de différentes manières : l'Ancien Testament et le Nouveau, comme on parle de Première et de Nouvelle Alliance, avec le risque d'en conclure que l'Église remplacerait la descendance d'Abraham (substitution), notamment ceux qui n'ont pas reconnu en Jésus le Messie annoncé par les prophètes. Or, écrit St Paul, Dieu est fidèle à sa promesse et à son alliance (Rm 9-11 ; Ga 3, 15-17). Pour reprendre ce que disait Benoît XVI au sujet du Concile Vatican II, il ne faut pas en faire une interprétation selon une herméneutique de la rupture, mais de la continuité.

Par nouveau, il faudrait plutôt entendre "renouveau", un renouvellement par une transformation qui est le travail de l'Esprit Saint (Rm 7, 6. 8, 1-16 et Ga 5, 16-25), un approfondissement qui se concrétise par un accomplissement des promesses, ou un *"nouveau"* qui est plus grand que l'ancien, comme les promesses sur les temps messianiques l'annonçaient. Certaines prophéties précisent une intériorisation de la Loi (Jr 31, 31-34), non plus inscrite sur des tables de pierre comme au Sinaï mais dans les cœurs (Ez 36, 26+ ; 2 Co 3, 3), grâce au don d'un cœur et d'un esprit nouveaux (Is 11, 19. 18, 31 . 36, 26).

Jésus, dans le grand discours sur la montagne (Mt 5-7), précise qu'il n'est pas venu abolir la Loi ou les Prophètes (5, 17). Et quand il commente certains des Dix commandements (5, 21-48), c'est pour en approfondir le sens et apporter une explication qui vient du Législateur, Dieu Lui-même, pour faire entrer dans la logique du Royaume des cieux. Il s'agit de quitter le vieil homme (Rm 6, 6) pour revêtir l'homme nouveau (Col 3, 9b-10). C'est le passage du régime de la soumission à la Loi, à

Dernière cène - Gentile da Rocca

et le Neuf

celui de la grâce par la foi, de la chair à l'Esprit (Ga 5, 13-26). Cette nouveauté s'opère en Jésus, mort et ressuscité, lui qui *"enseignait en homme qui a autorité, et non pas comme les scribes".* (Mc 1, 22b).

"Ayant pris du pain et rendu grâce, Jésus le rompit et le leur donna, en disant : 'Ceci est mon corps, donné pour vous. Faites cela en mémoire de moi.' Et pour la coupe après le repas, il fit de même, en disant : 'Cette coupe est la NOUVELLE Alliance en mon sang répandu pour vous'." (Lc 22, 19-20).

À la différence de Matthieu et Marc, Paul (1 Co 11, 25b) et Luc ont mis l'adjectif *"nouvelle"* pour qualifier l'Alliance, dans les paroles de Jésus lors du récit de la Cène.

Au Sinaï, l'Alliance avait été scellée par le sang des animaux offerts en sacrifice de communion (Ex 24, 5-8). La nouvelle alliance annoncée par Jésus lors des paroles sur la coupe de vin de son dernier repas, fut scellée sur la croix le lendemain, par son propre sang, celui de l'*"Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde"* (Jn 1, 29), victime sans tâche qui rend efficace, par le don de sa vie par amour, ce que n'arrivaient pas à faire ceux de la Première alliance (cf. He 8, 1 - 10, 18). L'auteur de la Lettre aux Hébreux présente également l'originalité et la nouveauté en Jésus, à la fois Grand Prêtre, médiateur et Agneau Pascal offert sur l'autel de la Croix : *"Quant au Grand Prêtre que nous avons, le service qui lui revient se distingue d'autant plus que lui est médiateur d'une alliance meilleure, reposant sur de meilleures promesses. En effet, si la Première Alliance avait été irréprochable, il n'y aurait pas eu lieu d'en chercher une deuxième"* (He 8, 6-7).

Ce salut en et par Jésus le Christ, le Fils de Dieu fait homme, mort et ressuscité, est appelé à gagner *"toute la création qui gémit en travail d'enfantement"* (Rm 8, 22) au point que Dieu déclare : *"Voici que je fais toutes choses nouvelles"* (Ap 21, 5b).

Alors, aurions-nous à choisir entre le neuf et l'ancien ? En fait, ce n'est pas le nouveau ou l'ancien, ni l'ancien contre le nouveau, mais le nouveau ET l'ancien. Pas de neuf sans l'ancien, sinon nous coupons la branche greffée de l'Église sur le tronc de l'olivier (cf Rm 11, 16-17), sinon il devient impossible de comprendre comment Jésus s'inscrit dans le prolongement de la Première Alliance et réalise les promesses de Dieu.

Concluons avec ce paragraphe du Concile Vatican II sur la Révélation divine : *"Inspirateur et auteur des livres de l'un et l'autre Testament, Dieu les a en effet sagement disposés de telle sorte que le Nouveau soit caché dans l'Ancien et que, dans le Nouveau, l'Ancien soit dévoilé. Car même si le Christ a fondé dans son sang la Nouvelle Alliance* (cf Lc 22, 20 ; 1 Co 11, 25), *néanmoins les livres de l'Ancien Testament, intégralement repris dans le message évangélique, acquièrent et manifestent leur complète signification dans le Nouveau Testament* (cf Mt 5, 17 ; Lc 24, 27 ; Rm 16, 25-26 ; 2 Co 3, 14-16), *auquel ils apportent en retour lumière et explication."* (Dei Verbum 16).

P. Olivier Joncour

Changement de regard

La République du Congo, ancienne colonie française située en Afrique Centrale, a acquis son indépendance en 1960. On lui donne parfois le nom de "Congo Brazza" : Brazzaville, sa capitale, faisant face à Kinshasa, capitale de la République Démocratique du Congo (RDC). Il ne faut pas confondre ces deux pays qui n'ont pas connu la même histoire et vivent des réalités bien différentes.

Depuis une vingtaine d'années, la République du Congo a vécu une histoire chaotique. Malgré les situations problématiques d'ordre familial, social ou communautaire, des extraits des feuillets d'information publiés par les Équipes Enseignantes du Congo en 2017-2018 mettent en évidence toute la vitalité de ces petits groupes.

Une rentrée scolaire de rupture

Ce mot rupture veut simplement signifier ici qu'il faut rompre avec les vieilles et mauvaises habitudes. Nous, éducateurs chrétiens, sommes appelés à un changement de regard vis-à-vis de la communauté socio-éducative (élèves, enseignants, familles, administrations, populations). Il nous faut songer à l'autre et pas seulement à soi-même, sans nous écraser personnellement : en accordant à l'autre une place, un espace dans notre cœur, dans le dialogue, par la considération, le partage, enfin dans notre façon de vivre et d'agir.

Dans la vie quotidienne, les relations que nous entretenons avec les autres nous permettent d'exister, d'être quelqu'un et de découvrir toujours plus qui nous sommes. Certaines rencontres nous font du bien, tandis que d'autres nous arrachent la paix du cœur. Tout dépend du regard que chacun a posé sur l'autre. Le regard intérieur est la source invisible d'où jaillissent **les gestes et les paroles qui font du bien ou qui blessent, qui "ouvrent" ou "ferment" la relation.**

Apprenons donc à exister sans écraser et sachons communiquer !

Le premier thème de réflexion et d'action de cette année a été **L'éducation à la paix et face à la violence : le respect.** Pourquoi s'intéresser au respect ? Parce que cette valeur est incontournable dans l'enceinte de l'école où se développent des incivilités, autrement dit des atteintes quotidiennes au droit de chacun à voir sa personne respectée. Faire vivre le respect mutuel au quotidien peut tendre à pacifier les relations entre les différents acteurs de l'école et montrer ainsi que le respect peut être une valeur opérationnelle.

Pour Piaget, le but de l'éducation morale est d'assurer le primat du respect mutuel sur le respect unilatéral. C'est grâce à l'éducation coopérative que se forme une morale librement acceptée. En effet la coopération au sein d'un groupe contribue à réduire l'égocentrisme et fournit aux enfants l'occasion de concilier leur intérêt individuel avec une discipline commune. Piaget souhaite libérer l'homme de son égocentrisme intellectuel et moral, et œuvrer par là-même à la paix.

Pour un éducateur, respecter l'enfant,

- c'est accepter l'enfant différent de l'image que l'on se fait de lui ;
- c'est toujours respecter le corps de l'enfant en refusant en particulier la violence (pas de chicotte[1] !) ;

- c'est le considérer comme sujet, sujet du processus éducatif et non comme objet d'éducation ;
- c'est l'aider à trouver de la signification dans ce qu'il dit.

Dans cette perspective d'éducation à la paix, suite à un long programme de formation de quatre ans à l'intention des enseignants - méthodologie de la culture de paix par la non-violence -, des équipiers du Congo ont participé à Ouagadougou à l'Université de Paix en Afrique. Ils y ont fondé l'Université Panafricaine de Bâtisseurs de Paix le 24 juillet 2017. Ils constituent un groupe d'entraînement à la Paix, de ressourcement et d'action.

Autre piste de réflexion de l'année : l'éducation à l'écologie

Sur invitation de la Commission Épiscopale de l'Éducation Catholique, les Équipes Enseignantes ont pris part en septembre à la session annuelle de l'enseignement Catholique à Djambala sur le thème **"Le respect et la sauvegarde de la création"**. Il nous a été donné l'occasion de comprendre que les questions sur l'environnement n'épargnent personne, touchent toute l'humanité. Prendre soin de l'environnement est avant tout une mission, un engagement, un devoir, une priorité. Il est urgent que nos élèves puissent bénéficier d'une éducation écologique à travers le projet **"École Verte"**.

Au cours de leur propre session tenue de novembre, les Équipes ont accepté de lancer et d'accompagner la réalisation du dit projet. Il a été réalisé en partenariat avec la Direction départementale de l'enseignement primaire, secondaire et de l'Alphabétisation de la Sangha[2] et avec la direction de l'École catholique de Ouesso. Le 29 novembre - date à laquelle Saint François d'Assise a été proclamé Patron des écologistes -, chaque élève a planté un arbre dans la concession scolaire de son école et cet arbre portera son nom, ce qui veut dire qu'il s'en occupera jusqu'à la fin de sa croissance. On a procédé aussi ce jour-là à la poubelle "olympique", à l'explication du système de recyclage des déchets, des bacs à ordures, des compostières, de la lutte contre les mares d'eau...

La coordination nationale a animé plusieurs sessions destinées aux enseignants sur la **Pédagogie de la Non-Violence Active** en février (plus de 50 participants), puis en avril (32 membres présents), en utilisant comme matériel didactique *la roue du changement de regard*[3]. En fin de rencontre, les participants se sont décidés à pratiquer la pédagogie de la non-violence. Ces sessions ont pu être réalisées en collaboration avec une association belge *Sortir de la Violence*, avec l'équipe de Ouesso qui compte en organiser d'autres dans l'avenir.

Dans la même perspective, les équipiers de Ouesso animent une émission sur Radio Maria. Cette année, ils ont réalisé 33 séquences sur des thèmes variés tels que la culture de paix par la non-violence, les brimades scolaires, les punitions et le respect...

La même équipe a engagé un partenariat avec *Informatique Sans Frontières,* ONG belge qui a fait un don de 40 ordinateurs. Elle compte d'autre part gérer un projet de collaboration pédagogique avec *Enseignants Sans Frontières* de Belgique, et l'étude est maintenant en phase d'envoi d'une mission exploratoire.

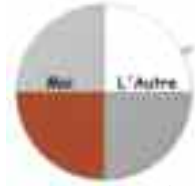
Attentifs aussi aux réalités locales, les équipiers ont mis en place une mutuelle et des tontines pour résoudre des problèmes sociaux qui surgissent.

Roue du changement de regard

Violence orientée vers l'autre

Violence orientée vers moi

La relation non-violente



Diagonale de l'écoute

Diagonale de l'expression

Les programmes d'activités éducatives ont lieu en dehors des leçons programmées, mais influencent beaucoup le comportement de l'enfant et l'aident à avoir un regard ouvert :

• À Ouesso (au nord), les enfants travaillent chaque samedi et dimanche après-midi, encadrés par des équipiers qui ont pu organiser une brigade scolaire de la Croix Rouge, des noyaux de paix, des clubs de non-violence, une petite chorale polyphonique, des ateliers de composition de poèmes sur la paix, des clubs de journalistes, un club théâtral...

• À Pointe Noire (au sud), où l'on compte quatre équipes, celle de Madingo Kayes anime la liturgie de la paroisse, mais développe aussi des jardins pédagogiques et a mis en place une équipe d'élèves qui s'occupent de l'environnement.

• Celle de St François a créé un ballet de danses traditionnelles et une brigade scolaire de la Croix-Rouge.

• Quant à l'équipe "Emmanuel Dadet" elle a créé une brigade scolaire de la Croix -Rouge et un groupe d'élèves très dynamique dans la protection de l'environnement scolaire : entretien des caniveaux, ramassage des papiers, plantation et entretien des fleurs et sensibilisation d'autres élèves au respect de l'environnement.

• Enfin l'équipe Tchicaya U Tam'si[4], voit ses membres participer activement aux activités pastorales de la paroisse St Christophe, mais aussi concentrer leurs activités dans l'enceinte de l'école Tchi Taya U Tam'si. Ils y ont mis sur pied de nombreuses activités culturelles : ballet de danses traditionnelles, club théâtral, groupe de médiation par les pairs et noyaux de paix. Les équipiers organisent aussi une semaine culturelle dénommée Journées Tchicaya U Tam'si pendant lesquelles les enfants jouent les pièces de théâtre de cet auteur et récitent ses poèmes.

Extraits du feuillet d'information des Équipes Enseignantes du Congo

1/ chicotte: ce mot signifie fouet en espagnol et en portugais, au Congo, en Amérique du Sud et dans les colonies africaines portugaises, c'est un fouet à lanières de cuir, utilisé pour donner des punitions corporelles ; actuellement il est remplacé par une badine d'arbre.

2/ Sangha : le département de la Sangha est l'un des départements de la République du Congo situé dans le nord du pays, il doit son nom à la rivière qui le traverse et qui est un affluent du Congo. Ouesso en est le chef-lieu

3/ La roue du changement de regard : c'est un outil simple et visuel pour comprendre en profondeur ce qui est violence et la dynamique de la relation non-violente. Elle visualise le regard intérieur, qui détermine ce que je vais faire ou exprimer. Une approche innovante parce qu'elle montre que je me situe simultanément par rapport à moi-même et à l'autre.

4/ Tchicaya U Tam'si, de son vrai nom Gérald-Félix Tchicaya, né à Mpili (Congo-Brazza) en 1931, décédé à Bazencourt (Oise) en 1988, est un écrivain congolais. Il est le fils de Jean-Félix Tchicaya qui représenta l' Afrique Équatoriale au parlement français de 1944 à 1958. Il est considéré avec Léopold Senghor comme l'un des grands poètes du continent africain, "la seconde voix majeure de la poésie africaine".

Bakhita

Issue du Darfour musulman, cette jeune esclave Bakhita est devenue religieuse, et sainte. Véronique Olmi est déjà l'auteur de nombreux romans, nouvelles, pièces de théâtre, et, justement, d'un opéra sur la vie de sainte Joséphine Bakhita. Elle nous donne ici un roman historique sur sa douloureuse et étonnante aventure. Bakhita est née au Soudan, au Darfour, en 1869, alors que Mgr Daniel Comboni, à Khartoum, lutte contre l'esclavage et mourra, épuisé, à 50 ans, en 1881. À sept ans, Bakhita est enlevée dans son village.

La première partie du récit, **"De l'esclavage à la liberté"**, raconte comment le traumatisme de l'enlèvement lui a fait oublier son nom et, par dérision, on la nomme "Bakhita", en arabe "La Chanceuse"... Du Darfour à El Obeid et à Khartoum sur les marchés, elle est plusieurs fois vendue et rachetée. Elle connaît alors les misères et les souffrances de l'esclavage, les sévices dont elle gardera des cicatrices toute sa vie. Elle connaît les caprices des maîtres, mais aussi le monde hiérarchisé des esclaves entre eux, les forts méprisant les faibles. Avec courage et bonté, Bakhita soutient ceux qui sont plus fragiles. Au Soudan, c'est l'époque troublée du soulèvement islamique du Mahdi contre le gouverneur anglais Gordon Pacha. Adolescente, à 14 ans, pour la cinquième fois, elle est rachetée, par le consul d'Italie à Khartoum, Callisto Legnani. Elle ne sera plus torturée, enchaînée, bafouée... Emmenée en Italie, elle constate aussi des pauvretés et des misères. Venue de l'islam confrérique soudanais, elle découvre la foi chrétienne et ses prières dans la famille Michieli (p. 253). Soutenue par des proches et le cardinal Agostini de Venise, à 20 ans, elle est déclarée libre par le procureur du roi le 29 novembre 1889. Son exclamation de liberté : *"Je veux Dieu"* (p. 308).

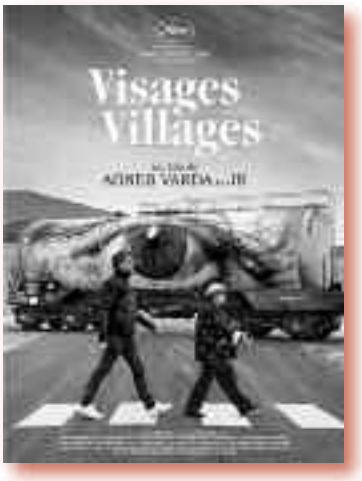
Dans la seconde partie **"De la libération à la sainteté"** (p. 311 sv), nous voyons la progression de Bakhita. Elle est préparée au baptême célébré le 9 janvier 1890. Quelle émotion pour elle d'apprendre à prier avec le "Notre Père", et d'entrevoir que Dieu est Père *"le Patron", "suprême et infaillible"* (p. 391), Fils sauveur, et Esprit Saint. Elle s'étonne que ce Dieu-là puisse être présent non seulement en Italie, mais aussi à Khartoum, à Suakin vis-à-vis de La Mecque... Voici Bakhita avec les Sœurs canossiennes chez qui elle devient religieuse pour cinquante-trois ans, jusqu'à sa mort. "Madre Moretta", la "Mère noiraude", connaît la période difficile du fascisme, de la séduction du Duce, puis de la guerre. Là encore se manifeste sa résilience, sa profonde force morale et spirituelle : Bakhita protège les faibles, les orphelins, les enfants qui ont tant peur pendant la guerre 1939-1945 en Vénitie, à Schio, non loin de Caporetto, sinistre lieu de la défaite italienne (p. 396). À sa mort, en 1947, Bakhita est vénérée comme une sainte. Jean-Paul II la déclare patronne du Soudan en 1995 et sainte en 2000. Diverses paroisses en Afrique l'ont prise pour sainte patronne.

D'une écriture très concrète, Véronique Olmi conduit le récit avec beaucoup de sensibilité pour montrer la richesse de personnalité de cette jeune esclave livrée aux multiples sévices, mais devenue "la chanceuse", bénéficiant de solidarités humaines et de la grâce de Dieu, tout en étant la servante des petits.

Père Pierre Fournier
Gap

Bakhita : *de l'esclavage à la liberté et à la sainteté, Véronique OLMI, éd. Albin Michel, 2017, 458 p., 23 €.*

Visages, villages



Agnès Varda est une petite dame de 89 ans (et une cinquantaine de films au compteur), JR un pimpant trentenaire filiforme (et un street artist à la mode). A priori, une infinité de choses les séparent : l'âge surtout, la morphologie, l'univers artistique auquel on les rattache.

Mais voilà, ils sont aussi tous les deux -entre autres- artistes et photographes, avec des goûts et des préoccupations en commun. Ils partagent ainsi une attirance pour les anonymes, les déclassés, les marginaux. Ils aiment aller à leur rencontre et ont chacun déjà montré (Agnès Varda dans ses documentaires comme *Les glaneurs et la glaneuse*, JR dans ses portraits géants) qu'ils savent les rendre beaux et intéressants. Ils s'intéressent aux corps, à ceux des autres et aussi aux leurs. Ils ont également tous les deux un certain goût pour la mise en scène de soi, façon ironique et malicieuse (Agnès Varda) ou plus exubérante (JR).

Alors ils ont fait à deux ce documentaire en forme de road-movie buissonnier. Ils y montrent en alternance leurs interventions artistiques éphémères dans divers lieux et bourgades de France et leurs dialogues et interactions. Côté interventions artistiques en région, la plupart reposent sur l'agrandissement démesuré et le collage sur bâtiments de photos prises sur place (la spécialité de JR). Ce travail est le fruit ou le prétexte de dialogues souvent passionnés et passionnants avec les gens du cru (la spécialité d'Agnès Varda). Côté interactions, ils se dévoilent un peu, parlent de leurs souvenirs, de leur rapport à l'âge ou à la vue (elle la perd, lui protège toujours la sienne derrière des lunettes noires). Ils se racontent surtout par leurs actes et leurs itinéraires, quand ils rendent visite à des proches (la grand-mère centenaire de JR, qui l'a élevée) ou passent saluer des tombes dans des cimetières.

Derrière l'apparent patchwork, des thèmes puissants émergent : le rapport entre les lieux et ceux qui y vivent, le regard, la mémoire, le temps. Le duo de réalisateurs, par ses contrastes apparents autant que ses complémentarités, rend sensible et palpable la dialectique du neuf et de l'ancien. Elle l'ancienne et lui le blanc bec n'ont pas leur pareil pour mettre à jour et exposer en grand aux yeux de tous quelque chose comme la mémoire ou l'inconscient d'un lieu, ainsi que leur propre mémoire et leur propre inconscient. Ils nous invitent à vivre en même temps dans tous ces espaces et couches temporelles superposés, à voir le monde en le transformant et à le transformer en le regardant.

Isabelle
Paris

Utopies réalistes

Dans le sens de l'article rédigé par Jean-Louis Gourdain en page 4, je ne saurais trop vous recommander une fois encore le livre de Rutger Bregman (le Seuil, 2017, 248 p, 20€)

Cet essai néerlandais, qui date de 2016, devient petit à petit un vrai succès mondial de librairie ! Publié en français en août 2017, il montre en 10 chapitres "comment changer le monde" (rien que cela !) de façon simple, évidente et radicale. Voilà pourquoi l'oxymore du titre, "utopies réalistes", reflète magnifiquement son contenu. S'appuyant sur une foule d'analyses, de chiffres, d'études, et aussi sur des expériences menées çà et là (un peu comme le film documentaire *Demain*...), ce livre remet la qualité de vie, l'humain, le bonheur, au centre des préoccupations politiques et sociales. Son auteur, historien et journaliste, a le chic pour être clair, et convaincant. Cela se lit très bien, et... donne à réfléchir !

Catherine Réalini
Île-de-France

Rencontre nationale 2018

À l'École, tisser la confiance avec les familles : droits et devoirs de chacun

Enjeux

L'histoire de l'École publique en France s'est construite progressivement à travers un pacte de confiance entre les enseignants et les familles. À chacun ses compétences, à chacun ses responsabilités. Au moment où ce pacte pouvait encore se renforcer ou se redessiner à travers la notion de coéducation, on constate que des germes de méfiance réciproque s'installent : contestation de certaines pratiques enseignantes, mise en cause de la laïcité, intrusion des familles sur le territoire scolaire, soupçons portés sur les capacités éducatives familiales et désarroi devant des styles de vie peu compatibles avec les exigences collectives de l'École…

Ailleurs l'École semble disqualifiée dans son projet, au point que se multiplient les replis sur une éducation privée, jusqu'à "l'école à la maison".

Si nous ne voulons pas que l'École de tous soit menacée dans sa survie, il est fondamental de retisser les liens de confiance avec la famille, en reprécisant les droits et les devoirs de chacun des acteurs : enseignants et éducateurs, parents et élèves. Il est probable que cette restauration déborde largement le cadre de circulaires réglementaires : elle relève d'un effort général de la société pour repenser solidairement le projet de l'École et le rôle des familles dans la construction du vivre-ensemble.

Nos intervenants

Bernard Defrance, philosophe, a été professeur de psychopédagogie et de philosophie de l'éducation en École Normale d'instituteurs et professeur de philosophie en lycée ; il est désormais retraité. Il a publié un grand nombre d'ouvrages et des articles dans plusieurs revues concernant le droit et l'éducation.

Il nous dit :

"Tisser des liens : il faut que les fils soient clairement distincts pour pouvoir les tisser ! Et c'est ici un 'tissage' en trois dimensions qu'il importe de penser et de réaliser, en articulant le travail des acteurs dans les trois pôles de socialisation de l'enfant : famille, école, cité".

Jean Lamblot, théologien, prêtre du diocèse de Dijon et vicaire épiscopal, est directeur du département de théologie du Centre Universitaire Catholique de Bourgogne.

Jean partira de notre questionnement : *"Les chemins de la confiance ne sont-ils pas multiples, divers et longs à construire ? Ne faut-il pas dépasser nos jugements, nos méfiances, et nos a priori ? Et si nous cherchions du côté du consentement au risque, de la fragilité, du lâcher prise, de l'inachèvement et de la promesse ? Comment dans cette démarche déceler et éclairer une parole de foi et des visages de Dieu ?"*.

Samedi 7 avril 2018

Accueil à partir de 9h

10h15 Mot de bienvenue
Présentation du CdEP de Côte-d'Or

10h45 Intervention de Bernard Defrance, débat

12h15 Repas

14h00 Intervention de Jean Lamblot, débat

15h30 Travail en ateliers

16h15 Pause puis restitution

18h00 Célébration

19h00 Repas

Veillée : visite nocturne de Dijon

Assemblée générale Dimanche 8 avril 2018

9h00 Rapport d'activité, ateliers

10h30 Rapport financier, budget prévisionnel, votes

11h30 CCFD-TS : collégialité, vote(s)

12h15 Repas

14h00 Restitution des ateliers. Débat d'orientation

15h30 Envoi

Équipes Enseignantes de Martinique

À leur session de rentrée du 21 août 2017, les Équipes Enseignantes de la Martinique fêtaient en compagnie de l'archevêque, Monseigneur David Macaire, leurs soixante ans d'existence. En effet, les Equipes Enseignantes de la Martinique ont vu le jour en septembre 1957 lors d'une session organisée par deux institutrices martiniquaises Jenny Pamphile décédée et Paule Ferdinand, ainsi que quelques autres collègues.

Les Équipes Enseignantes de la Martinique sont aussi membre de *Dialoque et Coopération* (secrétariat international des équipes enseignantes dans le monde), mouvement de dimension internationale qui rassemble des chrétiens qui travaillent dans l'Enseignement Public. [...]

Lors des vacances d'été de 1957, à Paris, trois jeunes institutrices découvrent *Les Equipes Enseignantes Nationales*. De retour à la Martinique, convaincues de la nécessité de se regrouper pour mieux faire avancer l'école elles ont entrepris de fonder dans leur île, avec le soutien de Monsieur l'Abbé Jean-Vincent N'Goma, cette nouvelle association d'enseignants catholiques exerçant dans l'École Publique. Puis, le mouvement prit de l'ampleur et s'étendit.

Cette association, de type 1901, comprend un conseil d'Administration de 12 membres et fait partie de la FEMAC (Fédération des Mouvements de l'Action Catholique). En tant que Cellule d'Église, les *Équipes Enseignantes de la Martinique* sont formées de membres adultes et engagés professionnellement. Les Équipes Enseignantes se fixent des objectifs en relation étroite avec les nécessités du métier et les exigences de la foi. En effet, il s'agit de promouvoir, soutenir, améliorer la compétence professionnelle des enseignants, la formation personnelle et spirituelle des adhérents. Et surtout de favoriser l'épanouissement de la jeunesse en aidant les associations légalement constituées qui solliciteraient une écoute, une aide de leur part.

Les Équipes Enseignantes sont accompagnées spirituellement par un aumônier qui est nommé par l'évêque. Les Équipes Enseignantes de la Martinique, conscientes de leur engagement avec le Christ mettent tout en œuvre afin de réussir leur mission d'éducation, de croissance spirituelle et d'amour. Elles ne perdent pas de vue leur objectif principal qui est d'aider l'enfant, l'élève à répondre pleinement à sa vocation d'homme.

La première rencontre des Équipes Enseignantes, en septembre 1957, fut animée par le père Jean Vincent N'Goma dans un petit quartier nommé Fourniols dans la commune de Sainte Marie. Toutefois, l'association dite "Équipes Enseignantes Martinique" a été fondée en 1968. Les Équipes Enseignantes de la Martinique sont constituées d'enseignants catholiques et aussi de leurs conjoints enseignants ou non enseignants et / ou des membres du monde de l'éducation.

Les Équipes Enseignantes organisent leurs activités autour de rencontres qui ont lieu lors des vacances scolaires. Ces réunions permettent aux membres de mieux se connaître au cours des ateliers de travail autour de thèmes choisis, de mieux se situer professionnellement, d'approfondir les liens familiaux et dans la société et de devenir des formateurs d'hommes dans un esprit de réelle charité chrétienne par la méditation, la prière. La Sainte Messe leur permet d'offrir, de partager leurs joies et leurs peines autour de l'Eucharistie et de prier pour le monde enseignant, pour l'Église et tous les frères. Les Équipes Enseignantes se font un devoir d'accompagner l'Église dans sa mission d'évangélisation.

Des moments de détente et de découverte se placent aussi dans le calendrier des Équipes Enseignantes, instants ponctués de sorties en mer ou de randonnées dans les campagnes de l'Ile aux Fleurs. Des récollections et surtout une session annuelle de trois jours basée sur la réflexion et la formation, souvent planifiées par des intervenants et des spécialistes, sont organisées afin de préparer les enseignants à la nouvelle rentrée scolaire.

Les Équipes Enseignantes disposent d'une plage horaire mensuelle afin de réaliser, chaque quatrième mercredi du mois, de 14h15 à 15h00, une émission radiodiffusée sur notre Radio Catholique Locale : La Radio Saint Louis. Cette émission interactive offre aux éditeurs la possibilité de participer, d'émettre des opinions, de formuler des idées, de vivre avec les Équipes Enseignantes.

Sonia Cadet-Potorel
vice Présidente

Jenny Pamphile, l'une des fondatrices des Équipes Enseignantes de la Martinique (1967)

Sessions d'été

Du 17 au 27 juillet 2018

à **Ristolas** (05460)

Marche et Réflexion

Approche de Dieu :

"l'invention de Dieu" (Thomas Römer)
"Qui est Dieu pour chacun de nous" (Table ronde)
"L'autre Dieu" (Marion Muller Colard)

Les participants assurent l'animation
Renseignements : maurice.grancher@wanadoo.fr

Du 21 au 30 juillet 2018

à **Saint-Jean-le-Thomas** (50530), près du **Mont-Saint-Michel**

Les autres et nous

nouvelles approches de la tolérance

Session **franco-allemande**

Renseignements : michèle.rousselot@orange.fr

Du 24 au 29/30 juillet 2018

à **Trèves, Allemagne**

Loi – Liberté – Responsabilité

Rencontre de la **FEEC-SIESC**-Fédération Européenne des Enseignants Chrétiens

Renseignements : http://www.siesc.eu/fr/next.php

Du 24 au 26 août 2018

à **Merville** (59660)

Lien social et Fraternité

Session des **équipes du Nord**

Renseignements cdep-nord@outlook.com

Du 23 au 27 août 2018

à **Epernon** (28230), près de **Chartres**

De la maternelle à l'Université, enseigner, un défi ? Trouver ma place avec ce que je suis

Session pour les enseignants en activité et les étudiants en Espé

Renseignements : secretariat@cdep-asso.org

Du 5 au 9 septembre 2018

à l'**abbaye Bellefontaine** (49122) Bégrolles-en-Mauges

Je suis venu pour que les hommes aient la vie...

(Jn 10 10)

Retraite animée par Mgr Soubrier

Renseignements Simone Bailly, Tel 06 84 87 03 90

Les couleurs du temps

La plus émouvante manière d'arriver à Conques-en-Rouergue c'est d'arriver par la Via Podiensis. Vous êtes partis depuis bien des jours du Puy-en-Velay. Ce petit bout du grand chemin qui va jusqu'à Compostelle vous a fait découvrir ses trésors. Vous vivez la fatigue et les joies du pèlerin. Vous êtes encore dans la montagne et au détour du sentier vous découvrez un village médiéval dans un espace creux comme le coquillage qui lui a donné son nom.

Vous descendez alors dans un monde végétal au centre duquel vous atteignez la cité minérale : schiste gris-bleu, grès rose ou gris, calcaire jaune, granit. Vous distinguez l'important bâtiment vertical aux trois tours : c'est l'abbaye Sainte-Foy, majestueux édifice roman construit aux XIe et XIIe siècles... Bientôt vous serez au pied de sa façade ouest le regard levé vers le célèbre tympan. L'artiste et les clercs qui en ont fait la commande y livrent un message de sagesse. Le thème en est le jugement dernier : le Christ en majesté partage la scène : à sa droite le Paradis, à sa gauche l'Enfer. Plus que de prédire l'avenir cet ensemble propose au regardeur une méditation pour faire le point, examen de conscience avant d'entrer dans le sanctuaire : où en suis-je, puis-je encore déplacer le curseur, choisir la douceur du bleu céleste plutôt que le rouge du feu effrayant ? Les traces de couleurs sur la pierre nous rappellent qu'autrefois les sculptures étaient peintes et que la couleur ajoutait son sens symbolique. Est-ce de là que viendrait l'expression "être dans le rouge" ?

Laissant le monde bruyant, vous êtes dans un état favorable pour entrer dans le sanctuaire et accéder au mystère de la lumière, autre grand moment émotionnel.

C'est en 1986 que Pierre Soulage accepte la commande du ministère de la Culture : cent quatre nouveaux vitraux pour l'église Sainte-Foy de Conques.

Soulage pratique depuis toujours une peinture *non figurative.* Dans l'*Œuvre ouverte* Umberto Eco donne cette définition de ce genre de peinture que l'on nomme aussi art informel et qu'il qualifie d'ouvert : *"Ouvert", L'Informel l'est parce qu'il constitue un champ de possibilités interprétatives, une configuration de stimuli dotée d'une indétermination fondamentale, parce qu'il propose une série de "lectures" constamment variables, parce qu'il est enfin structuré comme une constellation d'éléments qui se prêtent à diverses relations réciproques.*

Soulage dit : *Je ne représente pas, je présente, je ne dépeins pas, je peins.*

Soulage travaille avec des outils adaptés aux grandes surfaces et aux épaisseurs de peinture : gros pinceaux, brosses, grandes spatules...

Soulage est aussi devenu le chantre de la couleur noire, car le noir est une couleur comme l'affirmait déjà Matisse. Le noir couleur et engendreur de couleurs. C'est dans l'obscurité totale que naît la lumière, si le noir peut être absence de lumière, en peinture il additionne toutes les couleurs. Soulage l'appelle *Outrenoir,* le noir essentiel.

À Conques voici l'artiste du noir aux prises avec la lumière dans un espace sobre et majestueux. Il étudie le lieu confié, il réfléchit, il décide. Il résume plus tard devant une caméra : *Ce que je voulais c'était que les fenêtres continuent le mur. Je ne voulais pas que le regard puisse être distrait par l'extérieur. Je voulais une surface qui coupe complètement la vue. Ce que je pensais, c'est ce qui convient le mieux à tous points de vue, d'un point de vue simplement artistique pour jouir pleinement de l'espace tel qu'il est arrivé, de la proportion et d'un point de vue religieux aussi. Mais je voulais aussi que la lumière entre et qu'elle entre sans défigurer les couleurs de Conques parce qu'à Conques, on se souvient, on est frappé par les couleurs : il y a du rouge, il y a des ocres, il y a des bleus, même dans les pierres. Ils ont travaillé avec trois carrières différentes... Et ça, c'est le souvenir qu'on garde de Conques, c'est un endroit très coloré.* Dès lors explique-t-il : *Il fallait donc trouver un verre qui ne soit pas transparent, laissant passer la lumière, mais pas le regard. C'est ce qui m'a conduit à fabriquer un verre particulier, un verre à transmission à la fois diffuse et modulée de la lumière.* Il travaillera longuement à la recherche de ce verre avec le maître verrier Jean-Dominique Fleury. Huit cents échantillons de compositions différentes seront réalisés dans deux laboratoires.

Puis il choisit un découpage sobre fait *d'obliques plutôt fluides* évoquant peut-être le feuilletage des murets en pierres de schiste du village. *Il n'y a pas d'orthogonales mais des lignes souples*

Conques : abbatiale

Photos Alain Gobenceaux

Tympan : Le jugement dernier (détail)

Vitraux de Pierre Soulage, abbatiale de Conques, réalisation entre 1987 et 1994, vue intérieure et vue extérieure

évoquant plutôt un souffle que la pesanteur. Une recherche d'élévation. Le graphisme noir qui rythme la composition de chaque fenêtre est obtenu par les plombs et les barlotières qui sont les supports métalliques horizontaux.

En 1975, marchant avec des amis, sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle, nous avons découvert Conques et son abbatiale. À l'époque les vitraux étaient encore ceux, historiés, placés au milieu du XXe siècle. C'est au cours d'autres passages que nous avons rencontré le travail d'un artiste contemporain qui s'exerçait au vitrail pour la première fois. Nous étions conquis par cette métamorphose. Quand, avec intelligence et respect, l'art d'aujourd'hui s'accorde à celui du passé, l'Art est à son sommet et s'inscrit dans l'intemporel.

Alain Gobenceaux
février 2018

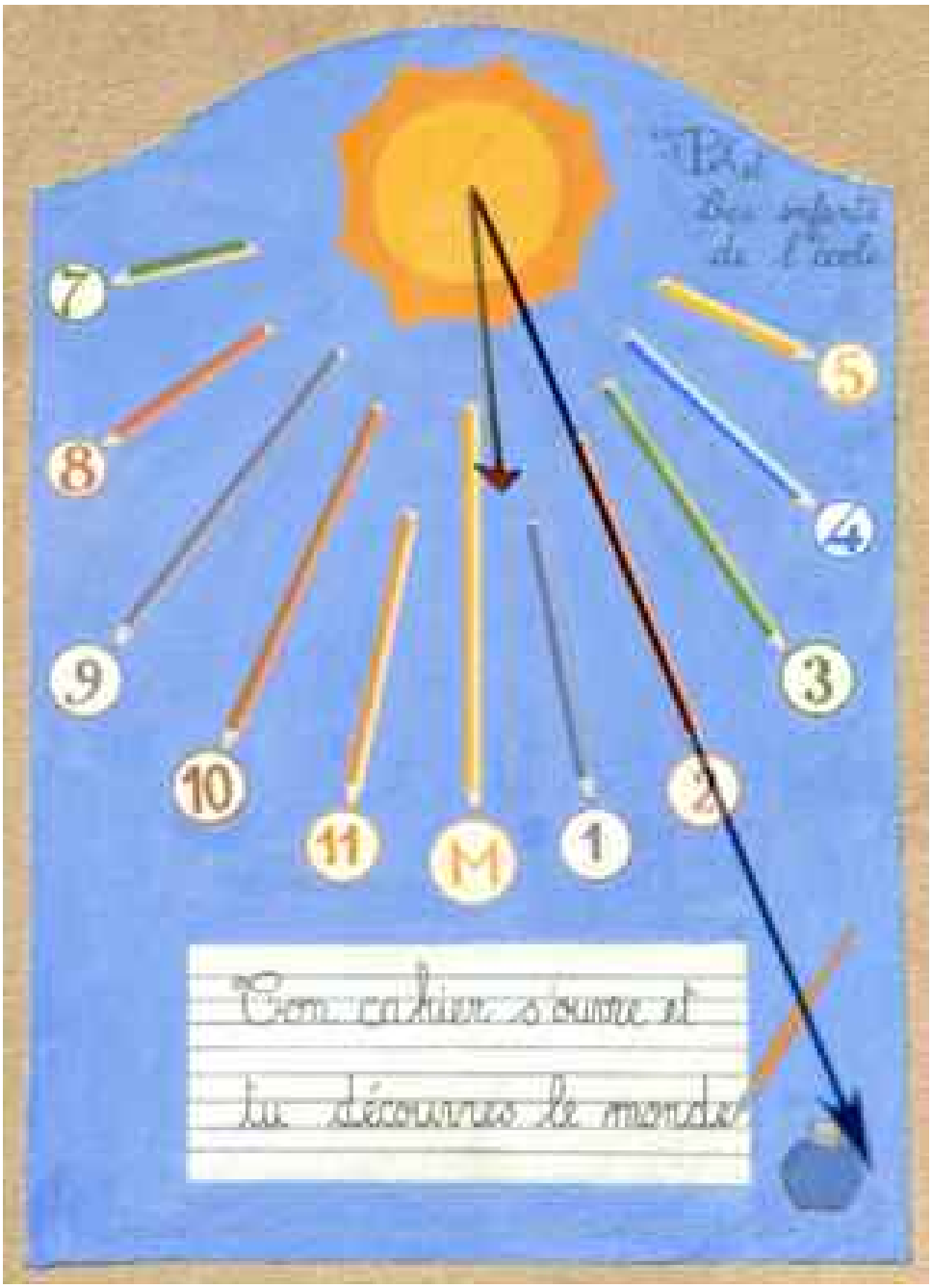


Photo Eugène Favreau - Cadran solaire Val des prés - Vallée de la Clarée

Enveloppe de carême
CCFD-Terre Solidaire
jetée dans la revue

Comité de Rédaction :

Suzanne Cahen
Pierre Darnaud
Jean-Louis Gourdain
Chantal Guilbaud
Monique Judenne
Anne-Marie Marty
Mireille Nicault
Benoît Petit
Catherine Réalini
Marie-Inès Silicani
Édith Tartar Goddet
Isabelle Tellier
Jacqueline Xhaard-Bourdais

Collaborateurs :

Alain Gobenceaux (iconographie)
G. Million, D. Thibaudeau (dessins)
Tcho Picault (secrétariat)
Andrée Fabre, Paulette Molinier, Juliette Panek (relecture)

Chrétiens dans l'Enseignement Public - 67 rue du Faubourg Saint-Denis 75010 Paris
Tél. : 01 43 35 28 50 - site électronique : http://www.cdep-asso.org/ - courriel : cdep-asso@orange.fr